

EXPOSITION Abbaye d'Ardenne

du 30 octobre 2020 au 28 mars 2021

Revue
de presse



LES VALISES DE JEAN GENET



Du mercredi
au dimanche
de 14h à 18h

Abbaye d'Ardenne
14280 Saint-Germain-la-Blanche-Herbe
www.imec-archives.com

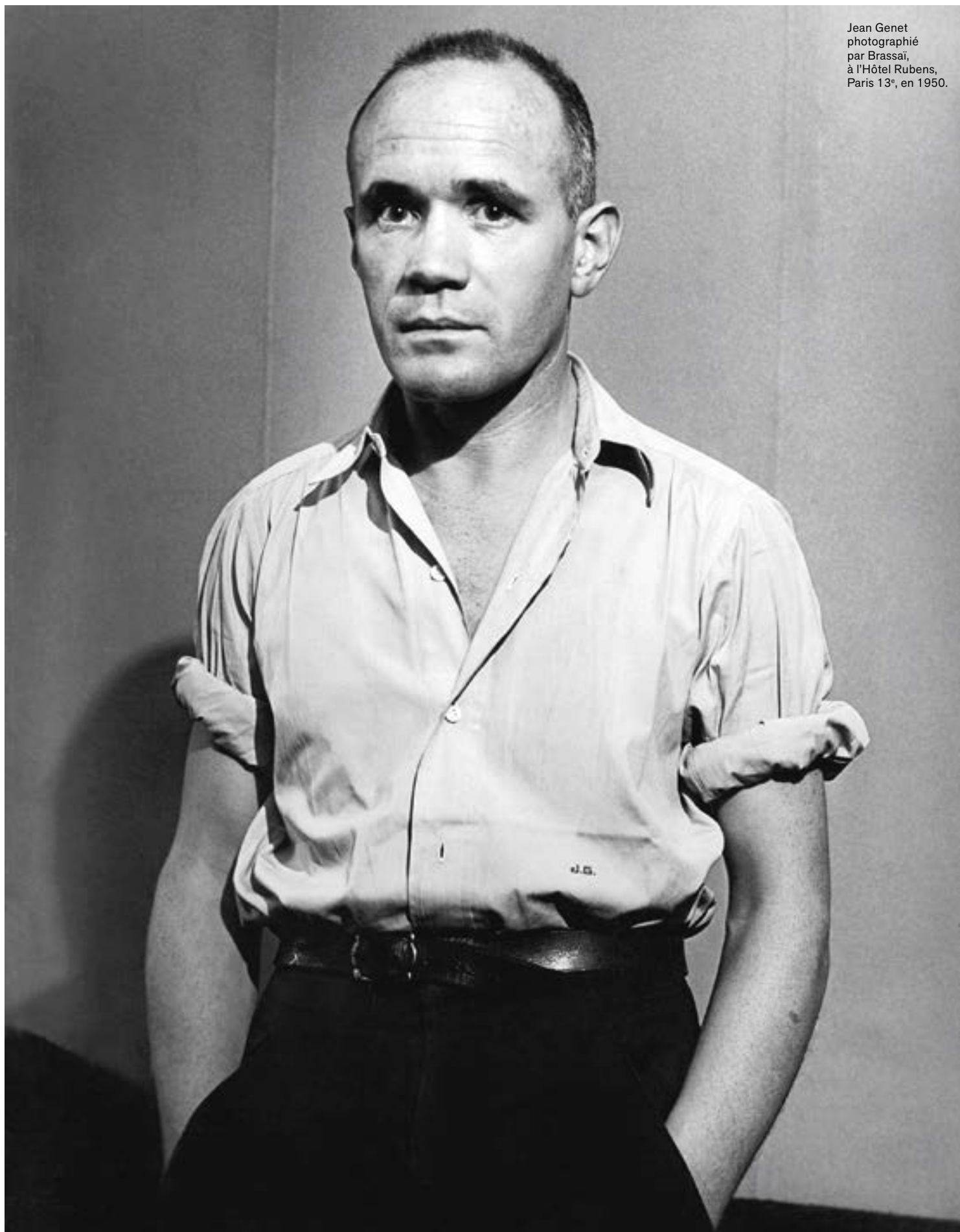


Les écrits secrets de Jean Genet.

C'EST UN TRÉSOR LITTÉRAIRE QUE ROLAND DUMAS A LONGTEMPS GARDÉ POUR LUI : TROIS VALISES CONTENANT DES MANUSCRITS INÉDITS DE L'ÉCRIVAIN, DONT IL FUT L'AVOCAT ET L'AMI. CES SCÉNARIOS, DESSINS, NOTES ET LETTRES, IL LES A REMIS À L'INSTITUT MÉMOIRES DE L'ÉDITION CONTEMPORAINE, PRÈS DE CAEN, QUI LES EXPOSE À LA FIN DU MOIS D'OCTOBRE. DES TEXTES D'UNE IMPORTANCE MAJEURE POUR COMPRENDRE LES DERNIÈRES ANNÉES DE L'AUTEUR.

Texte Gaspard DHELLEMES

Jean Genet
photographié
par Brassai,
à l'Hôtel Rubens,
Paris 13^e, en 1950.



Parmi les nombreux documents présents dans les valises, le brouillon d'une lettre de Jean Genet adressée, en 1976, à un juge pour dénoncer le contrat qui le liait à son premier éditeur (à droite) et une note sur la révolution, rédigée sur l'enveloppe d'un grand hôtel de Madrid en 1977 (à gauche).



EN CE DÉBUT D'AVRIL 1986, JEAN GENET SAIT QU'IL N'A PLUS QUE QUELQUES JOURS À VIVRE. L'écrivain de 75 ans, malade d'un cancer auquel il succombera le 14 du même mois, se rend quai de Bourbon, à Paris, sur l'île Saint-Louis, au domicile de son avocat. Il s'engouffre dans un entresol tapissé d'œuvres d'art, où sculpta jadis Camille Claudel, et pose sur le bureau deux valises, l'une en cuir noir, l'autre en Skaï marron. Roland Dumas, qui, quelques jours plus tôt, était membre du gouvernement de Laurent Fabius balayé par les législatives, entend ce « *petit bonhomme chauve au nez cassé* » lui lancer : « *Roland, voici tout mon travail en cours, faites-en ce que vous voudrez !* » À cette date, l'auteur des *Bonnes* (1947) et du *Journal du voleur* (1949) n'a rien publié depuis vingt-cinq ans. Il vient de jeter ses dernières forces dans l'écriture d'*Un captif amoureux*, son dernier livre, qui paraîtra après sa mort.

Trente-quatre ans plus tard, dans le même entresol de l'île Saint-Louis, Roland Dumas nous reçoit dans la touffeur du mois d'août. C'est une employée de maison à l'accent slave qui ouvre la porte et procède aux ablutions hydroalcooliques. À 98 ans, Dumas peine à marcher, mais l'œil frise en confettis quand il évoque son « *ami Jean* », autrefois emprisonné pour vol et magouilleur impénitent. « *Si vous saviez combien d'affaires mal cuites et recuites j'ai plaidées pour lui*, sourit-il. *Jean est arrivé ici un soir, une gueule terrible, on ne s'est plus quittés pendant vingt ans. Il y avait des problèmes partout dans ses contrats, un fouillis juridique inouï, il s'était fait avoir, j'ai dû remettre de l'ordre. Parfois, j'aidais ses amis en difficulté. Pendant les audiences, il me griffonnait des petits mots comme : "Le juge d'instruction est un salaud, il faut le compromettre" !* »

De ce compagnonnage, Dumas, conteur hors pair, a gardé mille anecdotes. Et un trésor : ces deux valises, ainsi qu'un petit cartable noir, qu'il s'est enfin décidé à partager. En novembre 2019, il a cédé les malles à l'IMEC (Institut mémoires de l'édition contemporaine) qui les expose à la fin du mois d'octobre près de Caen. De quoi mettre en émoi les admirateurs de Genet. On ne parle pas de quelques brouillons retrouvés au fond d'une vieille commode, mais du produit de quatorze ans d'écriture. « *Quand j'ai ouvert les valises pour la première fois, j'ai été émerveillé par le désordre d'une incroyable richesse, un peu comme une caverne d'Ali Baba* », se souvient Albert Dichy, directeur littéraire de l'IMEC et responsable du fonds Genet. Au milieu des nombreux brouillons, chemises, notes, cahiers, tracts, enveloppes, affiches, carnet de vaccination, manuscrits en vrac, plusieurs textes inédits : l'esquisse d'une suite du *Captif amoureux*, ainsi qu'un étrange scénario écrit à la demande de David Bowie. L'existence des malles n'était connue que de quelques rares universitaires, qui osaient à peine croire en leur existence. Ouvrir ces valises, c'est entrer pour la première fois dans l'atelier d'un écrivain nomade. Et mesurer, à travers cette profusion de notes, l'incroyable créativité du « *dernier Genet* ».

POUR comprendre l'importance de cette découverte, il faut revenir au début des années 1960. Quand Genet, en bisbille avec le producteur d'*Un chant d'amour*, son premier et unique film (réalisé en 1950 et sorti en 1975), rencontre Roland Dumas, il n'est plus cet auteur prolifique qui écrivit cinq romans entre 32 et 36 ans. À plus de 50 ans, il a des dents gâtées et une inspiration en berne. Une vie entre la France, la Grèce et le Maroc. Il aime Abdallah Bentaga, un acrobate marocain à la beauté féline, de près de trente ans son cadet. Avec lui, Genet joue les mentors, lui paie ses leçons de funambulisme et lui invente même des numéros d'équilibriste. Le texte *Le Funambule* (1957) lui est dédié, avec ce conseil tristement prémonitoire : « *J'ajoute pourtant que tu dois risquer une mort physique définitive. La dramaturgie du Cirque l'exige... Le danger a sa raison : il obligera tes muscles à réussir une parfaite exactitude... et cette exactitude sera la beauté de ta danse...* »

Dumas, lui, n'est pas encore le « *Talleyrand* » de François Mitterrand mais un avocat prisé de l'intelligentsia. Il défend les intérêts du psychanalyste Jacques Lacan et des peintres Marc Chagall et Pablo Picasso : il a organisé le rapatriement en Espagne de son chef-d'œuvre *Guernica*. Genet dit qu'il a choisi Roland Dumas pour son « *accent méridional* » et parce qu'il ne « *pontifie pas comme ses collègues parisiens* ». Ils ont aussi une amie en commun, Paule Thévenin, l'éditrice d'Antonin Artaud. Entre l'homme à

femmes, prince de l'establishment, et le poète des déshérités, grand séducteur homosexuel, une complicité inattendue s'installe. Ils ont en commun l'amour de l'art, du monde arabe et une même passion de la transgression. Genet connaît sans doute le mot préféré des socialistes d'alors : « *François Mitterrand a deux amis avocats. Robert Badinter pour le droit, Roland Dumas pour le tordu.* »

D'avocat, Dumas devient confident. En mars 1960, Abdallah tombe de son fil et se brise le genou. Quelques années plus tard, en 1964, craignant d'être délaissé par son mentor, le funambule se tranche les veines. Genet est au désespoir. Souvenirs d'une soirée au coin du feu, où l'avocat tente de consoler son client et l'encourage à poursuivre son œuvre. Réponse de Genet : « *Non, Roland, je ne veux plus rien faire. D'ailleurs, j'ai déchiré tous mes manuscrits ! Il faut qu'une mort serve à quelque chose.* » Comme pour expier le décès d'Abdallah, « *Saint Genet* », comme le surnomma Jean-Paul Sartre, qui lui consacra une colossale étude, fait vœu de silence. Il ne veut même plus toucher un stylo. C'est la « *bouche cousue* » qu'il évoquera, plus tard, dans *Un captif amoureux*. Une nuit de mai 1967, à Domodossola, ville frontière d'Italie, Genet, qui a rédigé un testament une semaine plus tôt, absorbe une forte dose de Nembutal, un barbiturique. Il sombre dans le coma et échappe de justesse à la mort.

Le fracas du monde le sort peu à peu de sa torpeur, quitte à flirter parfois avec l'antisémitisme. Après Mai 68, Genet découvre que sa révolte intérieure peut se nouer avec une insurrection politique. Lui, l'écrivain sans domicile fixe, embrasse la cause des Palestiniens, ce peuple sans terre. Il se passionne aussi pour le combat des Noirs américains. « *Un jour, il est arrivé chez moi avec un Noir de 2 mètres*, se souvient Roland Dumas. *Il m'a dit : "Roland, je vous remets ce monsieur."* » L'homme en question n'est autre que le porte-parole du Black Panther Party, Eldridge Cleaver, accusé du meurtre de deux policiers et menacé d'extradition. « *Je lui ai trouvé une planque et j'ai mouillé François Mitterrand, qui a accepté de poser une question à l'Assemblée.* »

La littérature a disparu des conversations de l'auteur, mais pas de ses rêves. Les valises en témoignent. L'écriture est revenue phrase après phrase. Genet commence par écrire sur des emballages de morceau de sucre, des factures d'hôtel ou la couverture d'un bloc-notes. Petit à petit, ces notes convergent pour former un grand texte dédié aux Palestiniens, dont les malles conserveront la trace. Entre deux essais sur le jazz, le Japon ou son enfance, Genet écrit aussi des scénarios. Et notamment l'adaptation de son premier roman, *Notre-Dame-des-Fleurs* (1943). La commande vient de David Bowie. La star est fan de « *Our lady of flowers* » et rêve de jouer Divine, le travesti héros du roman. Dans sa biographie de Jean Genet, le romancier Edmund White raconte l'étonnante rencontre entre les deux hommes. Bowie donne rendez-vous à Genet dans un restaurant londonien. L'écrivain aperçoit une jolie femme seule à sa table et lui lance : « *Mr Bowie, I presume.* » Le chanteur s'était visiblement préparé pour ce rôle. Mais le projet est ○○○

Entre deux essais sur le jazz, le Japon ou son enfance, Genet écrit aussi des scénarios. Et notamment l'adaptation de son premier roman, « *Notre-Dame-des-Fleurs* ». La commande vient de David Bowie. La star est fan de « *Our lady of flowers* » et rêve de jouer Divine, le travesti héros du roman.

○○ abandonné faute de financement. Personne n'a su que ce scénario avait réellement été écrit jusqu'à l'ouverture des valises. « On a souvent dit que Genet écrivait des scénarios pour des raisons alimentaires, explique l'historienne du cinéma Marguerite Vappereau, l'une des rares personnes à avoir travaillé sur le contenu des malles. En réalité, il a plutôt toujours été frustré dans son désir de cinéma : il avait des exigences telles qu'il échouait à passer de l'écriture du script à la réalisation. »

Ces valises, Genet ne s'en sépare jamais. Elles sont toujours avec lui, des hôtels de gare miteux qu'il fréquente au camp de réfugiés palestiniens de Chatila, à Beyrouth, des ghettos noirs des États-Unis à la petite maison aux volets bleus qu'il a fait construire pour son dernier amour à Larache, au Maroc. Ses pièces, jouées partout dans le monde, l'ont rendu riche. Mais il préfère redistribuer son argent aux hommes de sa vie. Lui ne possède rien de plus que ses valises, un exemplaire des *Illuminations*, de Rimbaud, un blouson et une écharpe qu'il laisse flotter sur son épaule comme un lycéen. À la fin des années 1970, Genet découvre qu'il a un cancer de la gorge. Son ami Alexandre Romanès l'emmène à l'hôpital pour ses séances de radiothérapie. Il le revoit aujourd'hui, les doigts jaunis, tirant sur ses Gitanes jusque dans la salle d'attente. « J'allais chercher ses boîtes de Nembutal à la pharmacie, il fabriquait de fausses ordonnances au nom d'Alexandre de Nerval ou Alexandre Baudelaire, ça l'amusait beaucoup », raconte le cofondateur du cirque tzigane Romanès.

AU début des années 1980, la maladie empire. L'auteur comprend qu'il n'en a plus pour longtemps et travaille sans relâche sur *Un Captif amoureux*. Dans la nuit du 14 au 15 avril 1986, il tombe dans la salle de bains de sa chambre d'hôtel, près de la place d'Italie, à Paris. Au matin, un de ses ex-compagnons, Jacky Maglia, pilote de course devenu dessinateur après un accident, le découvre inanimé. Roland Dumas le rejoint pour reconnaître le corps de Jean Genet à la morgue. Il revoit encore Maglia, tournant autour du cadavre, ressasant : « Pas de doute, ce sont bien ses pieds ! » Dumas, qui vient de quitter le Quai d'Orsay, organise le transfert de la dépouille au Maroc. « Le roi m'a fait dire qu'il voulait organiser une cérémonie grandiose avec la fanfare militaire et des intellectuels marocains. J'ai répondu : "N'organisez rien s'il vous plaît, facilitez tout." » L'enterrement a finalement lieu avec quelques proches dans le cimetière de Larache. La vie posthume de l'écrivain peut commencer.

Un mois après sa mort, Gallimard publie *Un Captif amoureux*, dont les épreuves corrigées se trouvaient sur sa table de chevet. L'héritage est partagé entre trois légataires, anciens compagnons de Jean Genet, dont Jacky Maglia, qui est l'exécuteur testamentaire. Les valises léguées à Dumas plongent dans un long sommeil. Spécialiste de Genet, Albert Dichy en entend parler au début des années 1990, alors qu'il travaille à un documentaire sur l'écrivain. Quand, début 2000, Albert Dichy est invité par Roland Dumas à ouvrir les malles, une chose le frappe : « Les valises

obligent à reconsidérer le mythe d'un "dernier Genet" silencieux, légende qu'il a lui-même savamment entretenue. Leur contenu raconte la lutte entre un écrivain qui ne veut plus écrire et l'écriture qui le submerge. »

Sur un bout de journal, Genet écrit : « Je suis toujours du côté du plus fort. » Et sur une couverture de papier à lettres : « Il n'y a pas d'autre virilité que celle-ci : la trace noire sur la nation blanche. » À travers ces textes, Genet tente de comprendre ses engagements politiques en les reliant à sa propre trajectoire de délinquant et de vagabond. « Pour ce qui semble être la suite du Captif amoureux, Genet avait l'idée d'écrire un livre avec une disposition typographique proche de celle du Talmud et avait demandé pour cela des essais au graphiste Robert Massin, détaille Albert Dichy. On trouve dans les valises les traces de ce rêve littéraire inachevé. »

Dès leur première rencontre, Albert Dichy propose à Roland Dumas d'accueillir les valises à l'IMEC, association qui abrite le premier fonds Genet. Mais Dumas renâcle. Il pense pouvoir éditer lui-même ces textes. Les années passent. Redevenu avocat après avoir présidé le Conseil constitutionnel, Dumas se retrouve empêtré dans l'affaire Elf, pour laquelle il sera relaxé en 2003. Il faut attendre 2019 pour qu'il consente à se séparer de ces valises. À plus de 90 ans, l'avocat condamné pour « complicité d'abus de confiance » dans le cadre de la succession du sculpteur Alberto Giacometti se peaufine une image de mecène. Un document de cinq pages, que nous avons pu consulter, consigne le « don manuel de Maître Roland Dumas à l'IMEC ». Le contenu des valises y est retranscrit avec un luxe de détails, du « certificat de vaccination avant son séjour au Proche-Orient » (octobre 1970) aux « papiers à en-tête de l'hôtel New Hamra à Beyrouth ». « Nous avons fait les choses bien », nous a prévenu d'emblée Roland Dumas, pressé de dissiper tout soupçon.

À la question de savoir pourquoi il a attendu si longtemps, l'avocat joue les candides : il n'est pas un spécialiste de l'édition, il a beaucoup consulté pour trouver la solution « la plus sûre et la plus intéressante ». Les archives d'écrivain sont parfois investies de pouvoir talismanique. Comme si l'immortalité des manuscrits pouvait gagner leur possesseur. Roland Dumas soupire longuement. « Je lisais parfois ses manuscrits, le soir, seul chez moi ; ça me faisait penser à Jean », souffle-t-il, une ombre de mélancolie dans la voix.

L'exploitation des malles dépend aujourd'hui de Jacky Maglia, qui s'est toujours montré réticent par le passé. Et pour cause : Genet, de son vivant, a toujours rechigné à voir son œuvre rééditée. En plus de l'exposition à l'IMEC, un *Cahier de l'Herne* regroupant certains des textes de la valise doit paraître au printemps 2021. Les deux scénarios, *Divine* et *La Nuit venue*, pourraient être bientôt édités, si Maglia donne son accord. Le reste des manuscrits occupera longtemps les chercheurs. Il permet de mieux cerner le processus de création de Genet – jamais de plan, uniquement des réécritures en intégralité du même texte. Un mystère demeure. Pourquoi Genet, qui ne se comportait jamais en homme de lettres et n'a conservé aucune de ses archives a-t-il souhaité transmettre ses valises ? Voulait-il faire plaisir à son ami Roland Dumas ? Espérait-il reprendre ses brouillons s'il guérissait de son cancer ? Ou voulait-il tout simplement que ses derniers travaux finissent par être publiés ? « Les valises disent deux choses contradictoires sur Genet : elles symbolisent l'absolue liberté d'un homme sans foyer et sans frontières, mais elles montrent aussi que, derrière ce nomadisme, il n'avait pas renoncé à une vie posthume à travers l'écriture », pense Éric Marty, professeur de littérature française contemporaine à l'université Paris-VII. Comme une façon, aussi, d'installer sa légende de poète vagabond. Parmi les curiosités qu'abritent les valises : des dessins au crayon de Jacky Maglia. Sur l'un d'entre eux, Genet est allongé dans son lit, comme s'il se reposait de sa maladie. C'est en réalité surtout dans cette position qu'il avait l'habitude d'écrire.

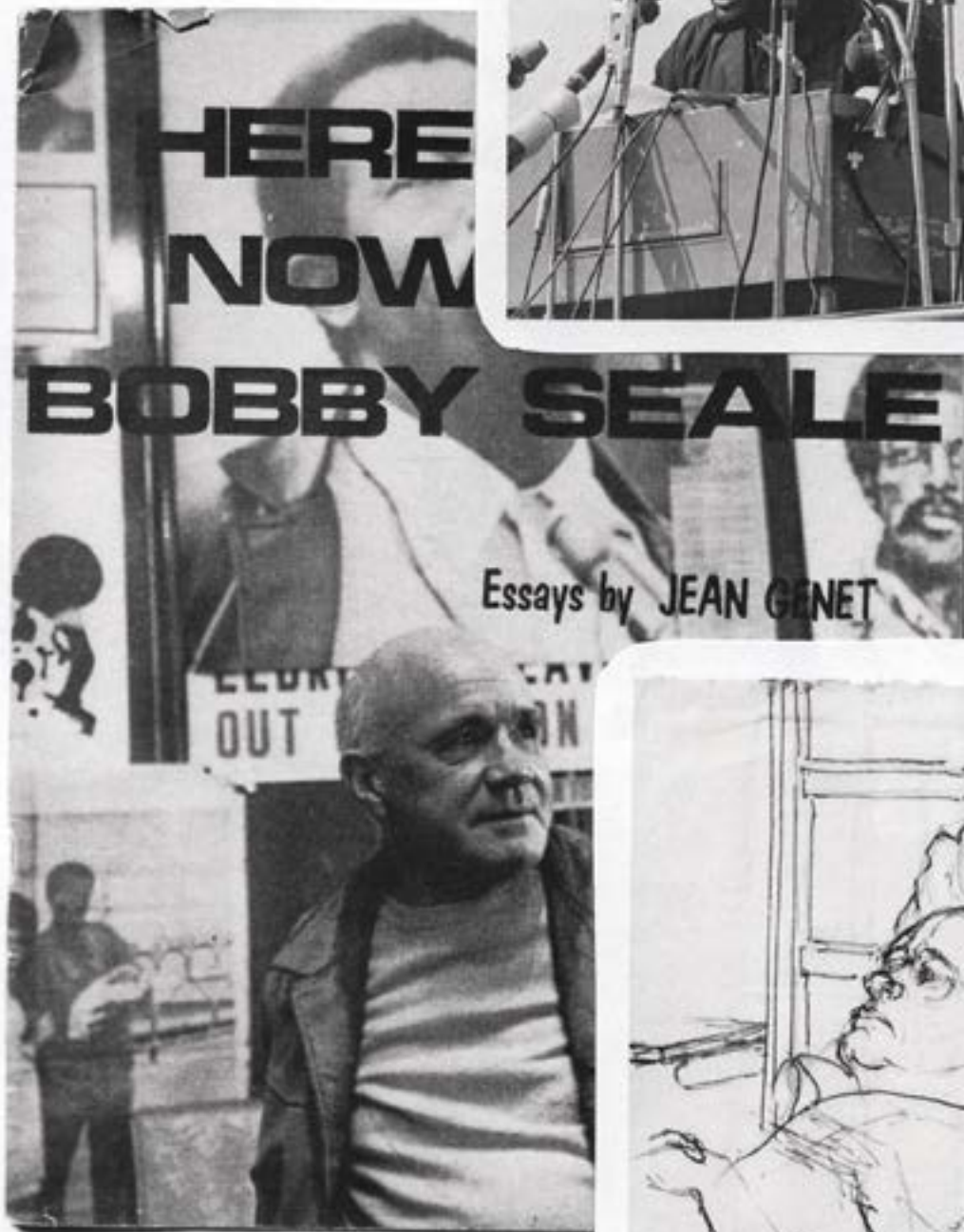
S'il n'a plus les manuscrits de Genet à lire le soir, Roland Dumas peut se consoler avec un autre dessin qui représente l'écrivain : un portrait au crayon signé Giacometti. L'écrivain avait posé longuement pour son ami sculpteur. En ce moment, l'œuvre est prêtée à un musée, mais, d'habitude, elle est installée au-dessus du bureau de l'avocat. Comme si son « ami Jean » n'avait jamais quitté l'entresol de l'île Saint-Louis. (M)

“Les valises disent deux choses contradictoires sur Jean Genet : elles symbolisent l'absolue liberté d'un homme sans foyer et sans frontières, mais elles montrent aussi que, derrière ce nomadisme, il n'avait pas renoncé à une vie posthume à travers l'écriture.”

Éric Marty, professeur de littérature française contemporaine à Paris-VII

« LES VALISES DE JEAN GENET », EXPOSITION À L'IMEC, ABBAYE D'ARDENNE, SAINT-GERMAIN-LA-BLANCHE-HERBE (CALVADOS). DU 30 OCTOBRE AU 31 JANVIER 2021. IMEC-ARCHIVES.COM

Jean Genet au côté d'Elbert Howard, alias « Big Man », militant américain des droits civiques et cofondateur du Black Panther Party (BPP), le 1^{er} mai 1970, à New Haven, dans le Connecticut (ci-contre). À la fin des années 1970 a été publiée une brochure (ci-dessous) réunissant l'ensemble des textes de l'écrivain pour l'hebdomadaire du BPP. Parmi les curiosités trouvées dans les valises, le portrait de Jean Genet réalisé vers 1975 par Jacky Maglià, un de ses anciens compagnons.



DIACRITIK

— LE MAGAZINE QUI MET L'ACCENT SUR LA CULTURE —

Christine Marcandier / 15 décembre 2020 / **Expos, Jean Genet, Livres**

Objets du désir (3) : les valises de Jean Genet



Valise ayant appartenu à Jean Genet. Archives Jean Genet / IMEC © Michael Quemener

Il y a dans le rapport à l'archive une « façon passionnée de construire un récit, d'établir une relation au document et aux personnes qu'il révèle », écrivait **Arlette Farge** dans *Le Goût de l'archive* (1989). Ainsi de deux valises fermées, en couverture et 4^e de couverture du livre d'Albert Dichy : le livre déploie les archives de Jean Genet comme si nous ouvrons nous-mêmes ces valises, à défaut de voir ces documents exposés à l'Abbaye d'Ardenne en ces mois où la culture semble interdite — au moins au sens de stupéfaite d'être ainsi dérobée au public dans tout ce qui fait d'elle

un espace de rencontres, de dialogues, du vivant.



Valises ayant appartenu à Jean Genet. Archives Jean Genet / IMEC © Michaël Quemener

Deux valises, donc, comme un ultime legs de l'écrivain nomade, sans bureau, qui toute sa vie a écrit dans des chambres d'hôtel — et d'abord en prison. Début avril 1986, Genet se sait condamné par la maladie, il a arrêté son traitement médical pour pouvoir achever (espère-t-il) *Un captif amoureux*, il dépose deux valises de documents et manuscrits chez Roland Dumas qui les a conservées 34 ans avant d'en faire don à l'IMEC. Leur contenu — des manuscrits, des notes, des coupures de presse, des inédits et projets — se voit révélé pour la première fois au public, dans une exposition (qui devait se tenir du 30 octobre au 21 janvier, se tiendra de ? au 28 mars 2021) et un livre signé Albert Dichy, commissaire de l'exposition et spécialiste de l'œuvre de Genet.

DE JEAN GENET

Rompre, Disparaître, Écrire

Albert Dichy



Albert Dichy l'écrit dans sa magnifique préface au livre, « Dévaliser Genet », citant Nâzim Hikmet en épigraphe : « une valise fermée contient toujours des explosifs ». Il en est deux ici, une de cuir, une de skaï, une marron et une noire, déposées comme des mémoires d'outre-tombe, dans la diversité cryptique de leur contenu.

Des documents bruts, la beauté en soi des archives, notes



griffonnées sur des coupures de journaux ou des papiers à en-tête d'hôtels et cafés et tant de supports divers, un carnet de vaccination, des objets, des

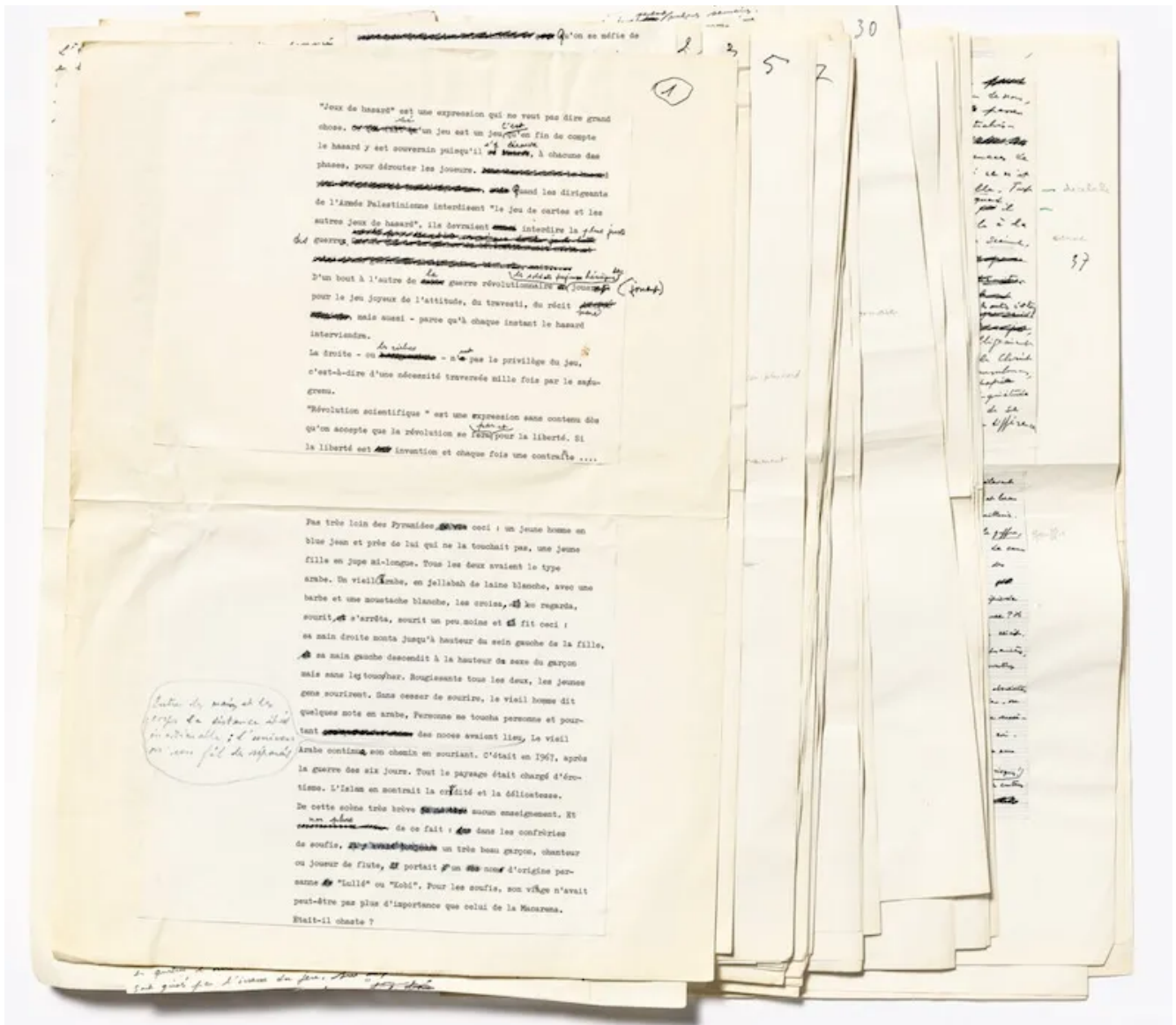
brochures, des dessins, des affiches, des manuscrits, des ordonnances médicales, des adresses et numéro de téléphone sur des bouts de papier (Susan Sontag, Michel Foucault, Jane Fonda, Jacques Derrida, James Baldwin...), « tout est imbriqué, indissocié, la littérature et la vie, la politique et l'écriture », comme l'écrit Albert Dichy. Genet, avec ce bazar apparent, entre dans les fictions de manuscrits trouvés, les récits de valises tragiques, de Benjamin à Pessoa, de Némirovsky à Roussel, en passant par Chateaubriand. Les valises ne transportent pas seulement d'un lieu à un autre, elles sont du temps, un espace-temps, le lieu même de l'écriture, un laboratoire qui énoncerait, dans le fouillis même, la clé de sa lecture possible ou de sa poétique potentielle. Ici, précise encore Dichy, moins des archives que des matériaux bruts, ceux qui entrent dans l'œuvre en cours, un « atelier permanent et portatif ».



Valises ayant appartenu à Jean Genet et manuscrit sur les Black Panthers. Archives Jean Genet / IMEC © Michael Quemener

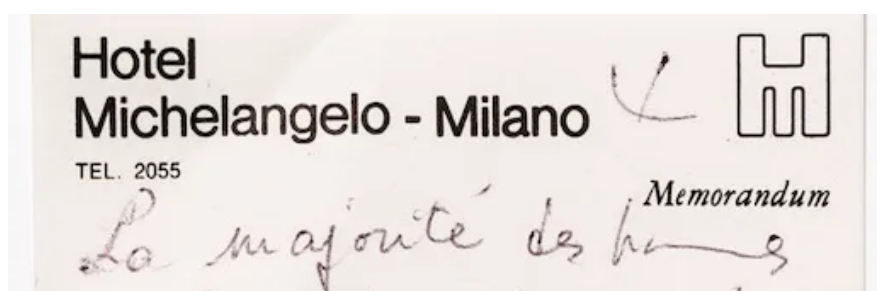
Albert Dichy et l'IMEC nous les offrent en les exposant, manuscrits et brouillons, scenarii, projets abandonnés comme versions en cours de préfaces, articles politiques, récits de voyages, notes, dans un inachèvement qui ajoute au « **matériau du rêve** », pour reprendre une formule de Maurice Olender, autre penseur et poète des archives. Le contenu des deux valises semble trouver son origine en 1967 et dès 1983 tout entre

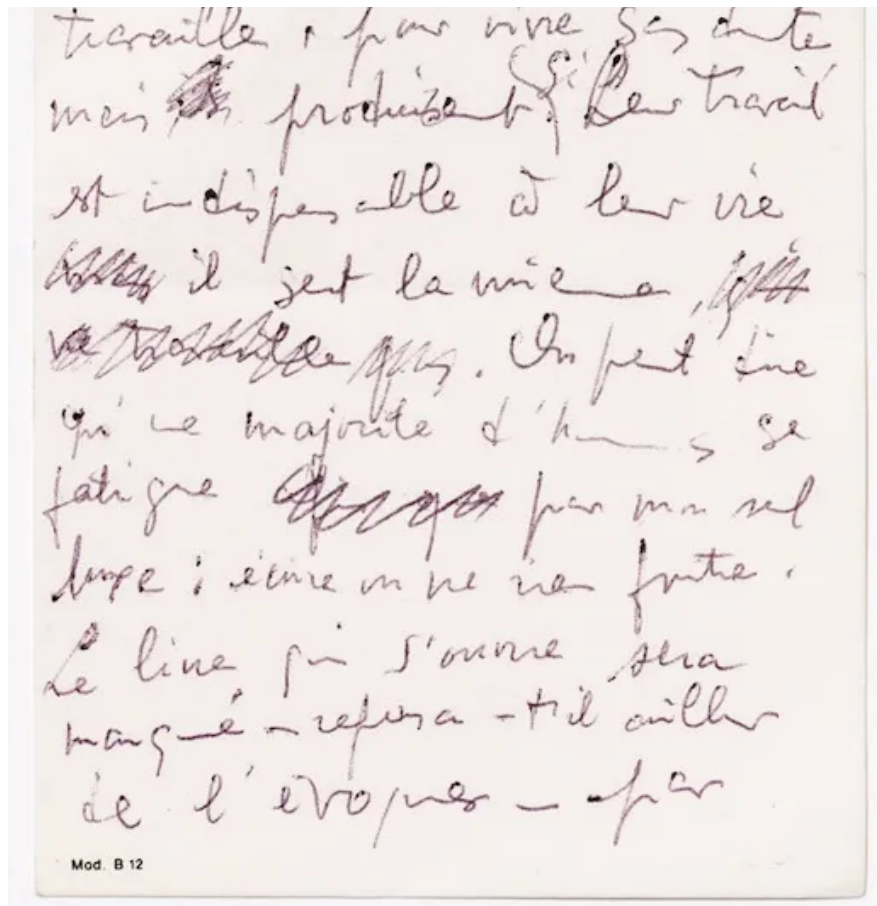
dans la composition d'*Un captif amoureux*.



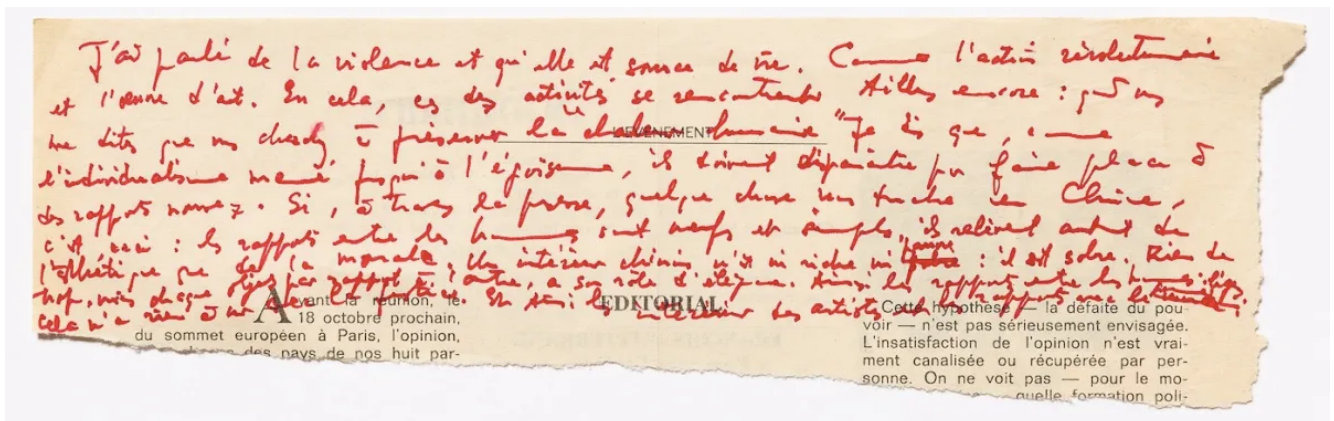
Jean Genet. Première version d'*Un captif amoureux*, [1980]. Archives Jean Genet / IMEC © Michael Quemener

On peut lire (au moins) de deux manières ce nouveau sublime volume de la collection « Le lieu de l'archive » de l'IMEC : comme la fabrique et le laboratoire de Genet, qui « pense par phrases » qu'il s'agisse de ses œuvres ou de ses engagements politiques ; pour la beauté manifeste des archives et matériaux exposés, œuvres en soi. Rien n'interdit non plus de passer des heures sur ses propres fétiches, à lire *Divine*, scénario rédigé en 1975 à Londres à la demande de **David Bowie** et du producteur Christopher Stamp. Là une relecture de *Notre-Dame des Fleurs*, devenant une fresque de « folles » sous l'Occupation.





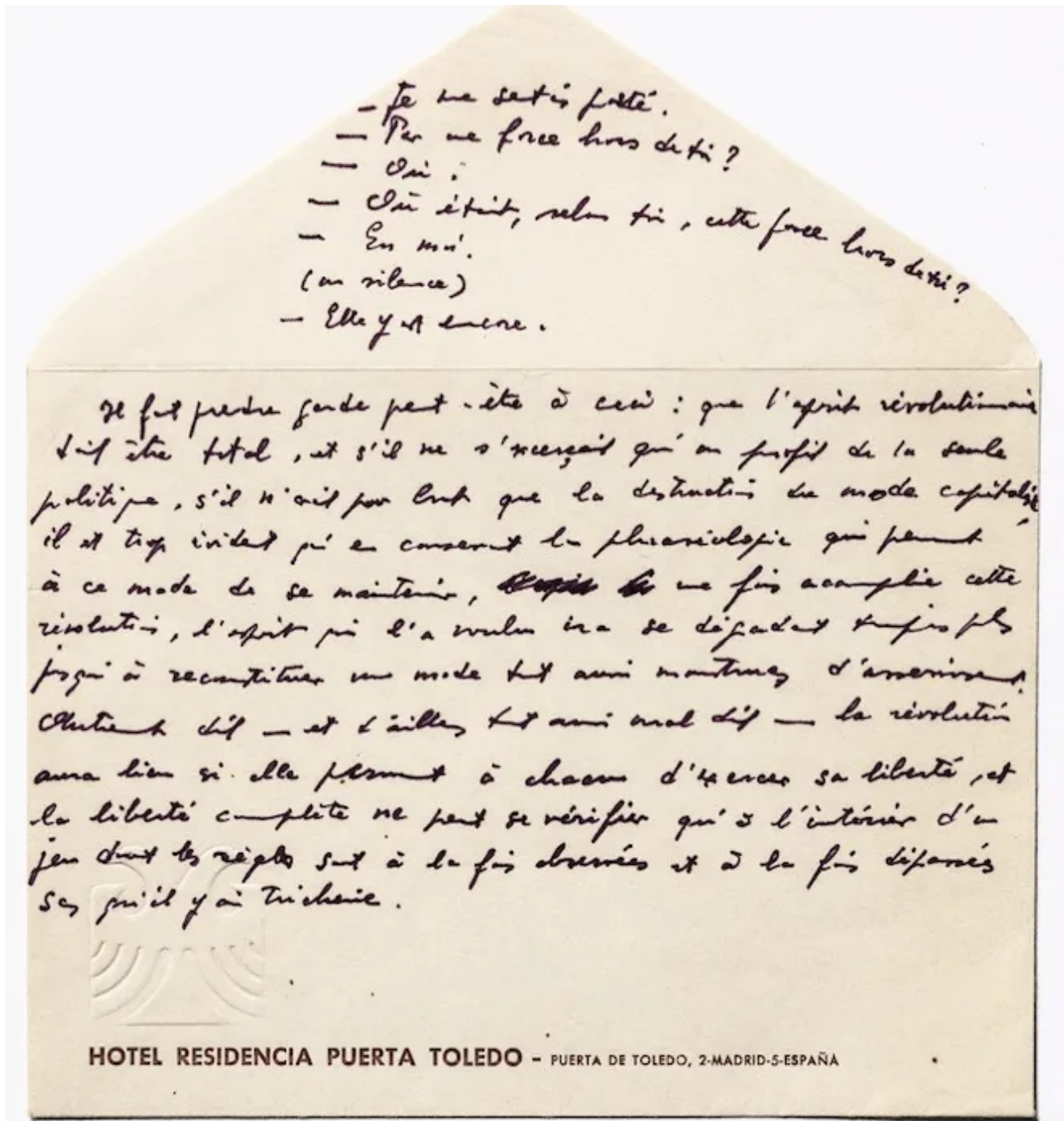
Michael Quemener



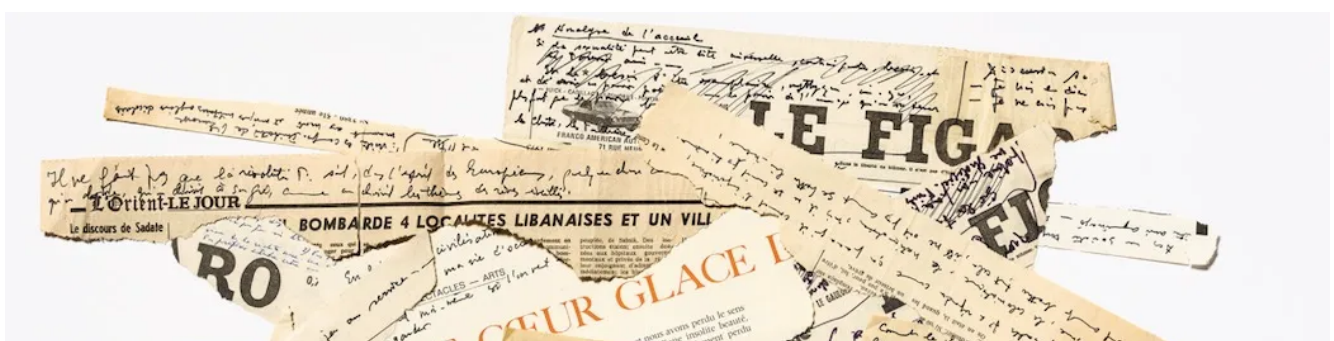
du sommet européen à Paris, l'opinion, des pays de nos huit par-

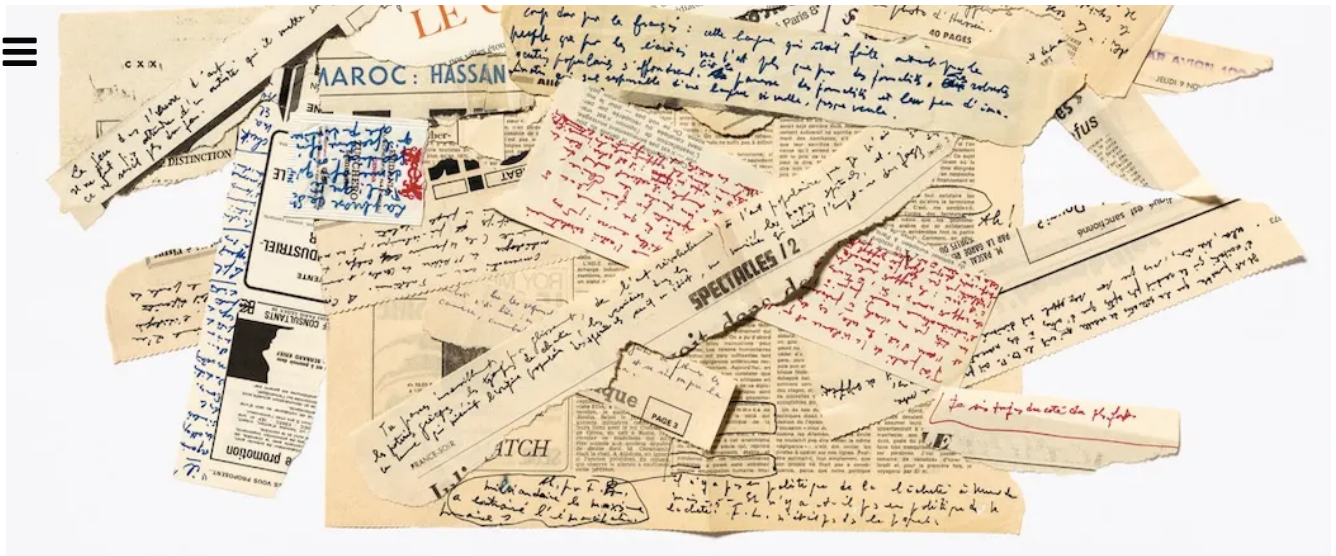
26/07/2021 à 12:14

pas », faisant même montre d'une véritable « effervescence scripturale » alors qu'il avait fait vœu de ne plus publier. En ce sens ces valises sont l'espace d'une liberté absolue, hors livre, hors hiérarchie et classement ou table des matières.



Jean Genet. Notes manuscrites sur une enveloppe de l'hôtel Puerta de Toledo (Madrid), juin 1977. Archives Jean Genet / IMEC © Michael Quemener

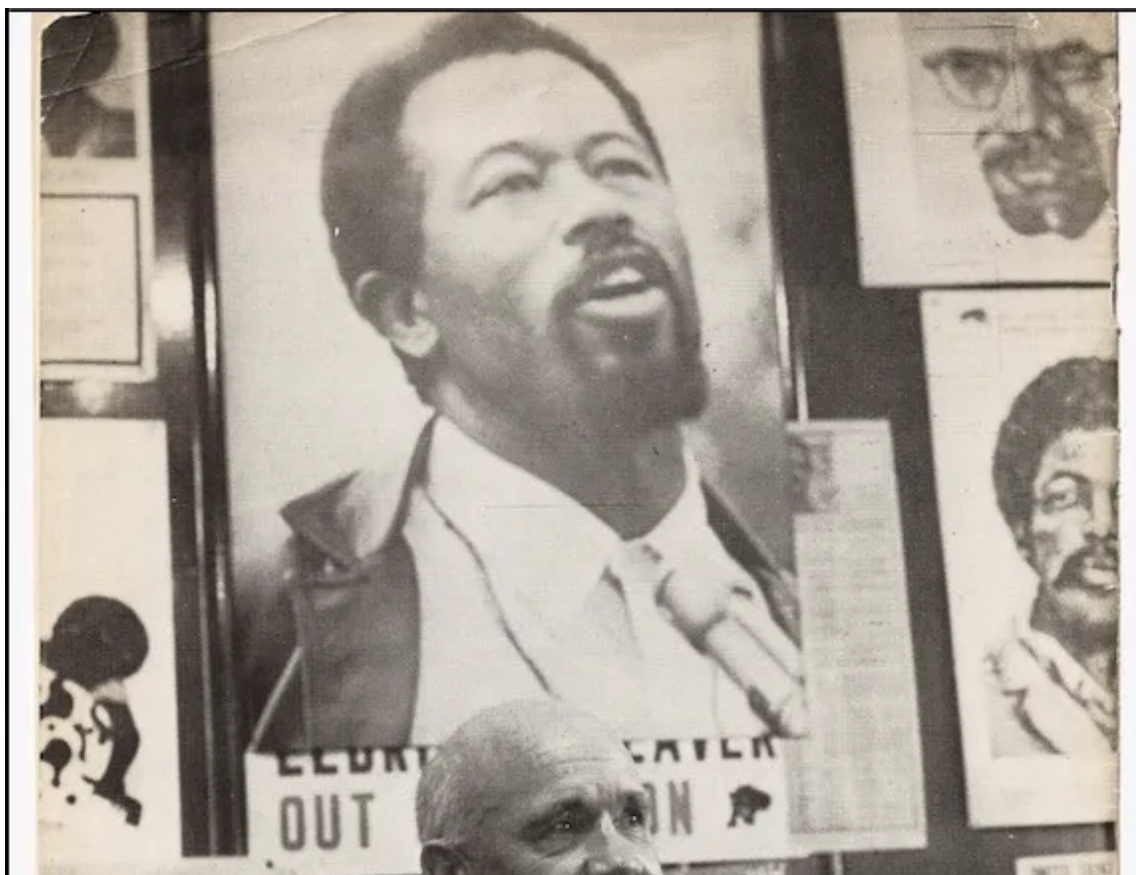


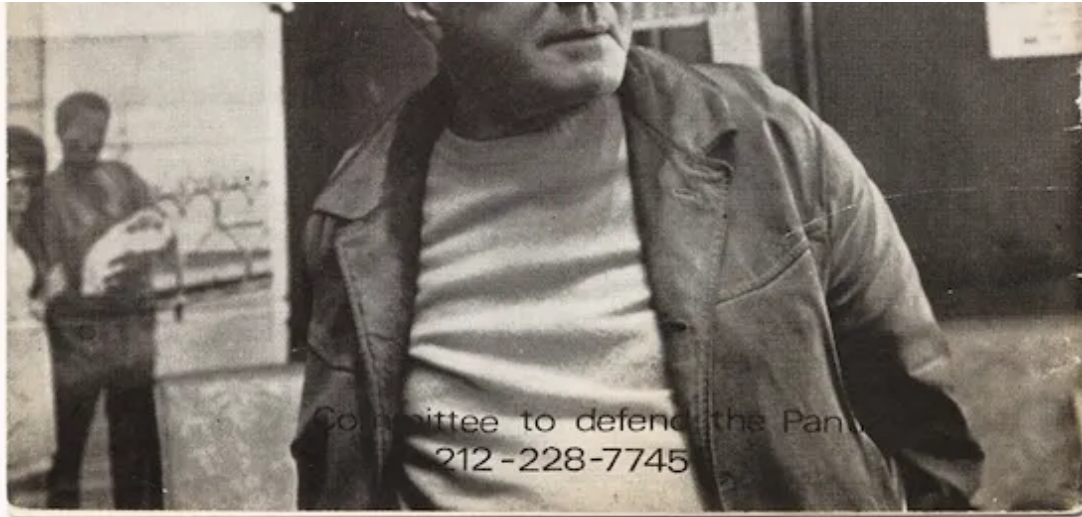


Jean Genet. Notes manuscrites sur divers supports, [années 1970-1980]. Archives Jean Genet / IMEC © Michael Quemener

Dans l'hétéroclite de ces valises se fait jour la poétique du « furtif » dont Genet faisait la clé du jeu attendu des *Bonnes* : « Furtif. C'est le mot qui s'impose d'abord. Le jeu théâtral des deux actrices figurant les deux bonnes doit être furtif », *Comment jouer Les Bonnes*, 1963. L'adjectif furtif ne dit pas seulement un mouvement ou cette poétique du passage nomade, véritable ethos de Genet. Furtif, c'est aussi le *furtivus*, secret, adjectif dérivé de *furtum*, le vol et *fur*, voleur. Invitation à fureter dans les matières de récits comme à relire Genet à l'aune de cette découverte inouïe, ces valises sont bien tout autre chose que des objets, un nouveau *Journal du voleur*.

Albert Dichy, *Les Valises de Jean Genet. Rompre. Disparaître. Écrire*, éditions de l'IMEC, « Le Lieu de l'archive », octobre 2020, 30 €



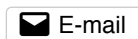


Jean Genet. *Here and Now for Bobby Seale*, brochure publiée par le Committee to Defend the Panthers, New York, septembre 1970. Archives Jean Genet / IMEC © Michael Quemener

Partager :



Tweeter



Articles similaires



Genet en Pléiade : romans et poèmes, un retour aux originaux

20 mai 2021

Dans "Jean Genet"



Jean Genet, voix des inaudibles : Apparitions de Jean Genet d'Emmanuelle Lambert

14 mai 2018

Dans "Jean Genet"



Jean Genet en Pléiade (romans et poèmes) : entretien avec Emmanuelle Lambert, Gilles Philippe et Albert Dichy

16 juillet 2021

Dans "Entretiens"

Publié dans Expos, Jean Genet, Livres et tagué Albert Dichy, éditions de l'IMEC le lieu de l'archive, Christine Marcandier, Comment jouer les Bonnes, David Bowie, Diacritik, Divine, IMEC, Les Bonnes, Les valises de Jean Genet, Notre-Dame-des-Fleurs, Un captif amoureux. Ajoutez ce permalien à vos favoris.

Les écrits secrets de Jean Genet sauvés de l'oubli

Avant sa mort, l'écrivain avait remis trois valises de cahiers, textes et dessins à son avocat et ami, Roland Dumas. Il vient de les confier à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (Imec).

Entretien

Albert Dichy, directeur littéraire de l'Imec, biographe de Jean Genet.

Que sont ces trois valises de documents ayant appartenu à Jean Genet remises par Roland Dumas ?

Cela faisait longtemps que je souhaitais que Roland Dumas nous les confie. Il m'avait parlé de ces valises quand j'étais allé le voir, alors qu'il était ministre des Affaires étrangères, pour les besoins du film que je réalisais sur Jean Genet. Roland Dumas avait été l'avocat de l'écrivain après ses prises de position sur la guerre d'Algérie. Il lui a confié ses valises, juste avant sa mort en 1986. Roland Dumas s'est résolu à nous les remettre trente-trois ans plus tard : il n'a jamais trouvé le temps de s'en occuper comme il pensait pouvoir le faire.

Jean Genet les lui avait laissées dans un souci de transmission ?

L'auteur venait d'écrire son dernier ouvrage, *Un captif amoureux*, consacré aux Palestiniens et au mouvement des Black panthers. Il se savait malade, n'avait pas de domicile fixe, et vivait dans des chambres d'hôtel. Ces valises, c'était son bureau ambulant : à chaque fois qu'il quittait un lieu, il mettait tout dedans. En les confiant



Les archives de Jean Genet vont rejoindre le fonds de l'abbaye d'Ardennes.

à Roland Dumas, Jean Genet a voulu mettre en sécurité des textes qu'il n'avait pas encore utilisés, pour les reprendre plus tard.

Jean Genet transportait toute sa vie dans ses valises...

Ce ne sont pas des archives classiques d'écrivain, mais un condensé d'atelier d'écriture ambulante ! On y trouve des ébauches, des dessins, des courriers, des coupures de presse, des notes prises sur des papiers à en-tête d'hôtels... Le tout dans

deux grosses valises en plastique et une plus petite en cuir. Pour un chercheur comme moi, c'est une pépite d'or encore entourée de sa gangue. Bien plus intéressant que de l'or déjà travaillé.

Pensez-vous que ces contenus puissent faire l'objet de parutions, de romans posthumes ?

Si l'ayant droit de Jean Genet l'autorise. Il y a notamment des récits de voyage au Japon, au Maroc, en Turquie. Mais surtout l'adaptation pour le cinéma de son premier roman, *Notre-Dame des Fleurs*. À la fin des années 1970, il avait croisé dans un avion David Bowie qui lui avait avoué que ce livre – et le personnage du travesti Divine – avait été pour lui une révélation. Sauf qu'une fois rentré en Angleterre, David Bowie n'était plus disponible, et le projet n'a pas abouti. C'est étonnant de voir un écrivain reprendre son premier roman, écrit en 1942 en prison : il a mis dans cette nouvelle version des épisodes inédits, comme s'il avait franchi une ligne. Ces valises disent quelque chose de Genet, de sa vie et de son histoire, davantage que son œuvre.

Nathalie LECORNU-BAERT.

L'Imec est installée dans l'abbaye d'Ardennes, près de Caen.



La valse des valises de Jean Genet

Que contiennent-ils, ces deux bagages confiés par l'écrivain à son avocat et ami Roland Dumas ? C'est l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (Imec), sous la houlette d'Albert Dichy, qui les a ouverts et a recueilli les histoires qu'ils racontent. **PAR AUDREY LEVY**

« Merci de prendre soin de mes manuscrits. Vous en ferez ce que vous voudrez », avait dit à Roland Dumas, en avril 1986, Jean Genet, venu jusqu'à lui, affaibli, épuisé, chargé de deux lourdes valises, l'une en cuir noir, l'autre en Skaï marron. Le vagabond, sans domicile fixe, ne s'en était jamais séparé, les trimbalant quinze ans de sa vie, d'hôtel en hôtel, d'un point à l'autre du globe. Il avait fait le voyage depuis Larache, au Maroc, où il s'était installé, pour les lui confier. « Je peux les brûler ? », plaisanta le ministre. « Si ça n'en

vaut pas la peine ! », rétorqua l'écrivain, qui disparut quinze jours plus tard, emporté par la maladie.

Il savait que Dumas, sortant du gouvernement Fabius, les conserverait mieux que personne. Et peut-être s'acquittait-il d'une dette, lui qui n'avait jamais réglé la moindre facture, envers celui qui l'avait aidé toutes ces années. Parce que le grand pénaliste était aussi son avocat, chargé de ses petites affaires, comme de la rédaction de son testament. Sur une chaise, Roland Dumas raconte, sourient en

FOISSONNANT

« Une multitude de manuscrits en vrac, de factures d'hôtel, de coupures de presse annotées, de lettres... J'ai mis du temps à comprendre ce qu'elles racontaient », explique Albert Dichy.

coin : « C'est Paule Thévenin, l'éditrice d'Antonin Artaud, de Limoges comme moi, qui me l'a présenté : il avait des ennuis avec un publicitaire. » Quand il parle de Genet, il a l'œil qui pétillie et le ton enjoué. La première fois qu'il a rencontré ce « petit bonhomme au blouson de cuir, voyou, comme sorti d'un combat de boxe », c'était en 1959, à son domicile, sur l'île Saint-Louis. À 98 ans, Roland Dumas s'en souvient comme si c'était hier : « En retard, il s'est assis, là où vous êtes. Il m'a choisi, à cause de mon accent, il aimait mon côté »

> bagarreux raisonnable. Vergès, lui, était un lion ! »

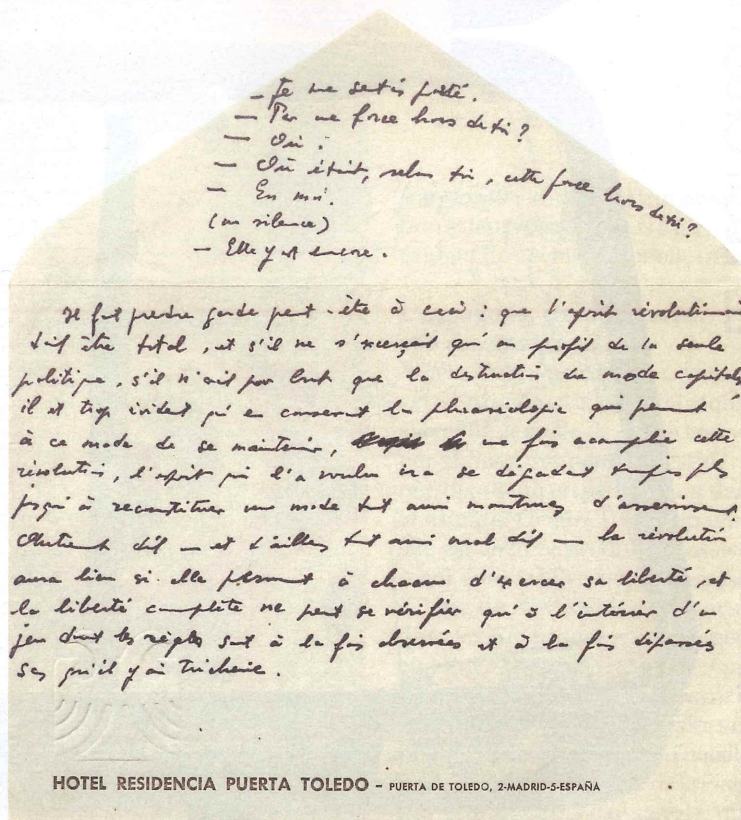
L'avocat, ami des peintres et des intellectuels, n'avait-il pas obtenu le rapatriement de *Guernica*, de Picasso, défendu les intérêts de Chagall ou plus tard ceux de Giacometti ? L'ancien activiste, condamné à mort, évadé, fils d'un résistant fusillé à Brantôme, devenu l'un des plus brillants avocats de son époque, et l'ex-petit voyou, accusé de larcins, incarcéré et abandonné par sa mère, devenu « le plus grand écrivain de son temps », s'étaient reconnus. Mêmes engagements et même passion pour l'Algérie du FLN. Et, lorsque Dumas défend leurs intérêts lors du procès du réseau Jeanson, Genet, « inféodé », sera de toutes les audiences. « Avec Vergès, on avait insulté le tribunal, au point d'être suspendus ! » L'avocat ne se contentera pas de mettre de l'ordre dans ses contrats, il volera à son secours et à celui de ses amis. L'ex-pilote Jacky Maglia est accusé d'avoir déserté pendant la guerre d'Algérie ? Dumas envoie Genet déjeuner chez Pompidou. « Le Premier ministre lui parla littérature et donna des ordres à la justice militaire : le juge d'instruction peau de vache était devenu très souple, on obtenait un non-lieu. » Genet voulait écrire à Pompidou. « Je suis repris de justice, j'ai été condamné, je ne vous remercie pas de ce que vous devez faire : gracier mon protégé. Et je vous emmerde ! » « C'était Genet, je l'ai calmé. » Pour le porte-parole des Black Panthers, Eldridge Cleaver, condamné à mort par contumace, Dumas n'a guère le choix : « Il m'a amené ce grand beau Noir, me disant : "Je vous confie son sort et compte sur vous pour lui trouver une planque". » Et c'est séduit par Genet que Mitterrand acceptera de rédiger une question à l'Assemblée. « Ah ! voilà, le terrible Genet ! », s'était-il écrié. « J'étais surpris de le voir disparaître en petit garçon, impressionné, devant ce petit bon-homme, grand seigneur. »

MALGRÉ LUI
Si Jean Genet a tiré un trait sur la littérature, il n'en écrit pas moins partout, griffonnant la moindre pensée sur des notes d'hôtel, des enveloppes...

LES VALISES DE JEAN GENET



Exposition
"Les valises de Jean Genet", à l'Imec, à Caen, jusqu'au 28 mars. Catalogue par Albert Dichy, coll. "Le lieu de l'archive", 201 p., 30 €.



Ne sachant que faire de son trésor, Dumas contacte Albert Dichy, directeur littéraire de l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (Imec), grand érudit et fin connaisseur de Genet, dont il a édité *l'Ennemi déclaré*. « Il y a quinze ans, il a ouvert les valises devant moi, pour la première fois. » À l'intérieur, « un amas en grand désordre, constitué d'une multitude de petits et grands manuscrits en vrac, de factures d'hôtel, d'ordonnances au nom de Mallarmé, de coupures de presse annotées, de lettres, d'une esquisse de Maglia, égrène-t-il. J'ai mis du temps à comprendre ce qu'elles racontaient. » Parce que ces valises renferment plusieurs histoires, toutes étonnantes. Une exposition, accompagnée d'un catalogue, en tire le fil avec brio à l'Imec, paradis des chercheurs et des archivistes, situé à Caen et abrité au sein de l'abbaye d'Ardenne, lieu chargé d'histoire qui conserve ce don.

La première histoire est celle d'un écrivain qui, ravagé par un drame, décide de se taire. En 1964, son amant, Abdallah, pour qui il a écrit *le Funambule*, se blesse lors d'un numéro, puis se casse le genou. « Tout en s'occupant de lui, l'écrivain s'en désintéresse »,

Abdallah s'ouvre les veines. « Se sentant responsable, Genet brûle tous ses papiers et décide de ne plus écrire », raconte Dichy. En 1967, il est retrouvé à Domodossola, à la frontière italo-suisse, dans le coma : « Ayant absorbé une forte dose de Nembutal, il avait tenté de se suicider. » C'est au Japon, où il est invité sept mois plus tard par Maglia, qu'il reprendra goût à la vie. À son retour, en mai 1968, il comprend que sa révolte intérieure peut s'articuler à un autre combat collectif.

Sur tous les fronts

Entré en littérature « par effraction » en 1942, avec un poème, *le Condamné à mort*, écrit à Fresnes, l'ex-récidiviste s'interroge : « C'est cela qui m'a fait perdre toute innocence. J'ai commis ce crime d'échapper au crime [...] aux poursuites et à leurs risques. J'ai dit qui j'étais au lieu de me vivre, et, disant qui j'étais, je ne l'étais plus. » Pour vivre, il doit renoncer à l'écriture. C'est cette autre facette que livrent les valises, celle d'un combattant engagé qui, délaissant la scène littéraire, en habite une autre, politique, agitée par les soubresauts de l'époque. Il sera sur tous les fronts, de tous les combats. Il ne défendra pas uniquement la cause des immigrés, il

s'envolera en 1970 en Amérique pour soutenir les Black Panthers dans leur lutte pour les droits civiques. « Il sera le seul Blanc à pénétrer les ghettos, protégé par leur président depuis sa prison », explique Dichy. Genet les accompagne de débats en conférences, livrant des entretiens, consignants ses réflexions à chaud. Sur un bloc de papier : « Il n'y a pas d'autre virilité que celle-ci : la trace noire sur la nation blanche. » Il rencontrera les Palestiniens dans les camps de Chatila, à Beyrouth. Et leur dédiera un projet de livre en 1980. « Invité huit jours, il restera deux ans, avant d'être expulsé, considéré comme un agitateur par les autorités jordaniennes. » Qu'importe, il a assisté à l'éclosion d'une lutte et de victimes,

“HISTOIRE PERSONNELLE ET AVENTURE RÉVOLUTIONNAIRE, TOUT EST IMBRIQUÉ ICI, LA POLITIQUE ET L'ÉCRITURE.” ALBERT DICHY

il a vu qu'on pouvait se redresser avec la dignité d'un combattant. « Il en fait sa propre histoire, celle d'un exclu, abandonné, sans terre », dit Dichy. Sur un cliché, on le voit rire, heureux, au milieu de ses frères. « Grâce à la politique, il revient à la vie. »

“Atelier portatif”

À 50 ans, il avait fait vœu de silence après la publication, en 1961, de la pièce *les Paravents*. Reste qu'il écrit partout, griffonnant la moindre

phrase ou pensée sur des notes d'hôtel, des enveloppes. « Il ne peut s'en empêcher, pris d'une effervescence scripturale qui le submerge comme une marée. » C'est l'autre histoire, plus secrète, que racontent ces valises : « Celle d'un écrivain à la "bouche cousue", tiraillé entre la décision de se taire et son désir d'écrire. » Voilà le mythe du silence de Genet écorné. Cette autre histoire se lit à travers ces bribes fragmentaires et la première mouture d'*Un captif amoureux*, ultime chef-d'œuvre, publié un mois après sa mort, qu'il écrit en 1983, alors atteint d'un cancer de la gorge. Il ne lui reste que six mois à vivre ? Il arrête son traitement et, absorbant ses notes, se plonge frénétiquement dans l'écriture. « Histoire personnelle et aventure révolutionnaire, tout est imbriqué ici, aucun livre n'avait associé la littérature et la vie, la politique et l'écriture. » Ces valises qui réunissent sur quinze ans ce qu'écrivait un écrivain qui n'écrivait plus, c'est son « atelier portatif », avec ses documents de travail, les matériaux de son œuvre en cours.

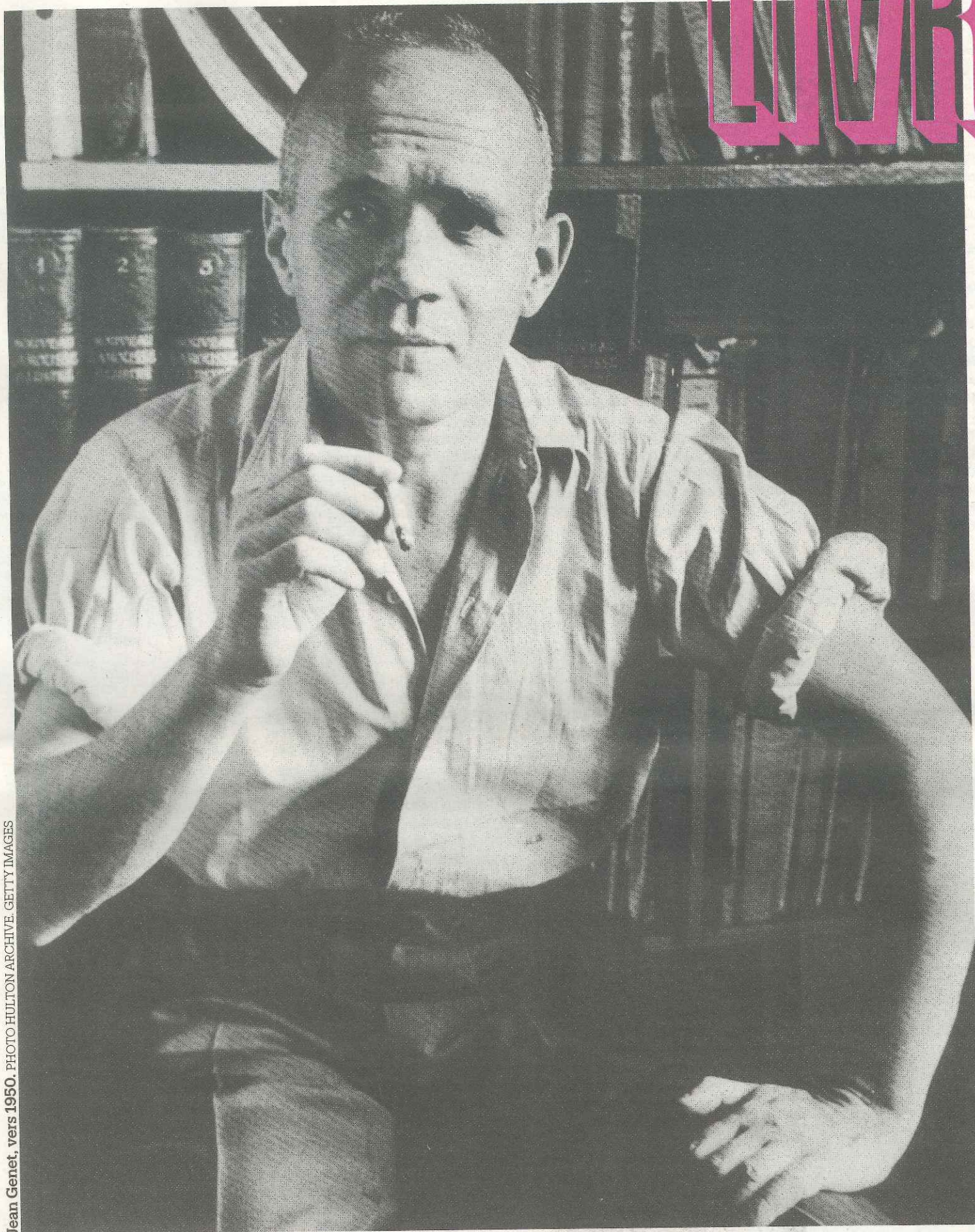
Parmi ces trésors insoupçonnés, on retient, ému, le brouillon du scénario de *Divine*, écrit à Londres en 1975 à la demande de David Bowie. Subjugué par *Notre-Dame des Fleurs*, rédigé à Fresnes en 1942, le chanteur se rêvait dans le rôle de ce travesti, dans une adaptation, « transposée sous la forme d'une fresque homosexuelle sous l'Occupation ». Le film ne verra pas le jour, pas plus que le projet de *la Nuit venue*, écrite pour Mohamed el Katrani, son dernier compagnon. Ces pépites seront-elles un jour publiées ? L'écrivain, voyant en cet acte une compromission sociale, avait refusé, comme son légataire, Maglia, respectant son souhait. Dumas y aurait un temps songé. « Un jour, peut-être », sourit Dichy. ■ A.L.



PORTRAIT DE JEAN GENET
par Jacky Maglia, son exécuteur testamentaire.

Page 38 : Will Self / **Came et chaussons aux pommes**
 Page 39 : Yves Ravey / **Gare au garage**
 Page 42 : Aurélie Valognes / **«Pourquoi ça marche»**

LIVRES/



Jean Genet, vers 1950. PHOTO HULTON ARCHIVE. GETTY IMAGES

Jean Genet en toute transparence Les valises déballées

Par
FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Il y a trente-cinq ans, le 15 avril 1986, Jean Genet était retrouvé mort dans une chambre d'hôtel du XIII^e arrondissement. Si c'est son théâtre qui l'a mondialement rendu célèbre, l'essentiel de son œuvre ne lui aura guère pris plus de dix ans. Après son théâtre publié en 2002, ses *Romans et poèmes*, qui se concentrent de 1942 à 1948, paraissent aujourd'hui dans la Pléiade (*lire page 37*). Quinze jours avant sa disparition, l'écrivain de retour du Maroc passe chez celui qui était son ami et son avocat depuis la guerre d'Algérie, futur ministre des Affaires étrangères, avec dans les mains une sorte de legs testamentaire. Sur le bureau, il dépose une valise en cuir noir, une autre en skaï marron, et une liasse de papiers que l'avocat s'empresse de ranger dans une serviette en cuir. Genet se sait condamné par un cancer de la gorge. Il a arrêté de prendre son traitement pour pouvoir achever l'ouvrage qui l'occupe depuis trois ans. On trouvera d'ailleurs sur la table de nuit de la petite chambre d'hôtel mortuaire les épreuves corrigées d'*Un Captif amoureux*, son dernier livre. Ces deux valises sont comme des mémoires d'outre-tombe.

Jusqu'en 2020, le contenu de cette livraison in extremis était resté quasiment au secret dans le cabinet de Roland Dumas, avant que celui-ci n'en fasse donation à l'Imec (Institut mémoires de l'édition contemporaine, près de Caen) fin 2019. A l'automne dernier, Albert Dichy, spécialiste de Jean Genet et directeur littéraire de l'Imec, a déployé en savant entomologiste le mélomélisme de paperasses qu'elles contenaient dans la salle d'exposition de l'abbaye d'Ardenne. Le deuxième confinement a empêché les visiteurs d'y avoir accès. Il en demeure un très beau catalogue qui détaille et éclaire cet étonnant fourre-tout accumulé par l'auteur nomade qui jugeait bon de le mettre à l'abri.

Dernier amant

Pendant les quinze dernières années de son existence, Jean Genet a en effet beaucoup circulé, séjournant dans de multiples endroits, en particulier en Turquie, aux Etats-Unis où il était parti soutenir les Black Panthers, en Jordanie et au Liban aux côtés des Palestiniens ou dans la maison qu'il a fait construire pour son dernier amant, Mohamed el-Katrani, à Larache au Maroc. Dans les valises de **Suite page 36**

Jean Genet en toute transparence

Suite de la page 35 Genet, on trouve les indices de cette agitation. Un inextricable fouillis de notes personnelles, de coupures de presse annotées, de pages de livres arrachées, de cartes de visite, de numéros de téléphone (Derrida ou Susan Sontag), de lettres, de factures, d'additions concernant ses livres vendus (pour redistribuer aux hommes de sa vie)... Nulle trace de roman inconnu, mais y trône par exemple le scénario inédit de *Divine*, adaptation de son premier roman rédigé à Fresnes, *Notre-Dame-des-Fleurs*, écrite pour David Bowie, des textes sur le jazz, des prises de notes et projets de textes sur les «Panthères», les Palestiniens, la Fraction armée rouge... Le fouillis comprend également des bouts de journaux déchirés,

des factures d'hôtel, de fausses prescriptions de Nembutal ironiquement destinées à Stéphane Mallarmé, Paul Claudel, Louis Labbé.

Quotidien d'errance

Le casse-tête a naturellement passionné son biographe Albert Dichy, qui avait eu la possibilité, quinze ans plus tôt, de compulsurer un peu le contenu des valises à l'invitation de Roland Dumas. Comment interpréter cette masse de papiers apparemment sans queue ni tête, si ce n'est qu'elle dit la décantation d'un quotidien d'errance? Elle affirme quand même ce qu'on connaissait déjà de Genet: l'histoire d'un homme qui rencontre le politique, des combats qui vont lui fournir un matériau pour les années qui

lui restent à vivre. *L'Ennemi déclaré*, recueil de textes et de discours sur les Black Panthers, les immigrés, les Palestiniens, les prisons, etc., édité par Albert Dichy en 1991, montre ce visage de celui qui a décidé de passer à l'action aux côtés des exclus du monde et des peuples en révolte. En laissant son œuvre de côté. Mais le trésor de Dumas dit une autre histoire «beaucoup plus déterminante et déterminant même la première», souligne Albert Dichy: celle d'un homme qui a arrêté d'écrire à 50 ans. Ces valises représentent les années où il n'écrit pas et le combat que cela suppose contre lui-même. En 1964, son amant Abdallah Benta, pour lequel il avait écrit *le Funambule* (1957), s'ouvre les veines dans la chambre de bonne que lui

payait Genet. «Genet se sent responsable et décide d'arrêter d'écrire complètement. Il ne touche plus un stylo et ne signe même pas de chèques», dit Albert Dichy. Or de ce vœu de silence, il n'en a quasiment jamais parlé si ce n'est dans le posthume *Un captif amoureux*. Il y écrit ainsi: «Peut-être ce livre est-il sorti de moi sans que je puisse le contrôler. Il a trop d'irrégularité dans son cours et l'on y sent probablement le soulagement d'y lever des vannes de souvenirs fermés. Après quinze ans, malgré mes retenues, ma bouche cousue, des fissures laissent passer ce refoulé.» Albert Dichy, qui avait lu le livre plusieurs fois, n'avait pas réalisé toute la portée de ce paragraphe. Les valises lui ont fait mieux comprendre l'expression «ma bouche cousue». Affecté par le suicide d'Abdallah, l'écrivain disparaît pendant trois ans, vivant dans de petits hôtels ici et là, sans point fixe comme toujours. S'il réapparaît en 1966, c'est pour assister à la création des *Paravents* par Roger Blin, à qui il adresse quelques lettres, seules traces manuscrites de cette époque. En 1967, Jacky Maglia, un pilote de course dont Genet s'était entiché, subit un grave accident. «Genet se dit qu'il tue les gens qu'il aime», poursuit Albert Dichy. En mai 1967, il fait lui-même une tentative de suicide dans une chambre d'hôtel de Domodossola, dans le Piémont. Il absorbe du Nembutal, le somnifère qu'il prend habituellement, sombre dans le coma et s'en sort.

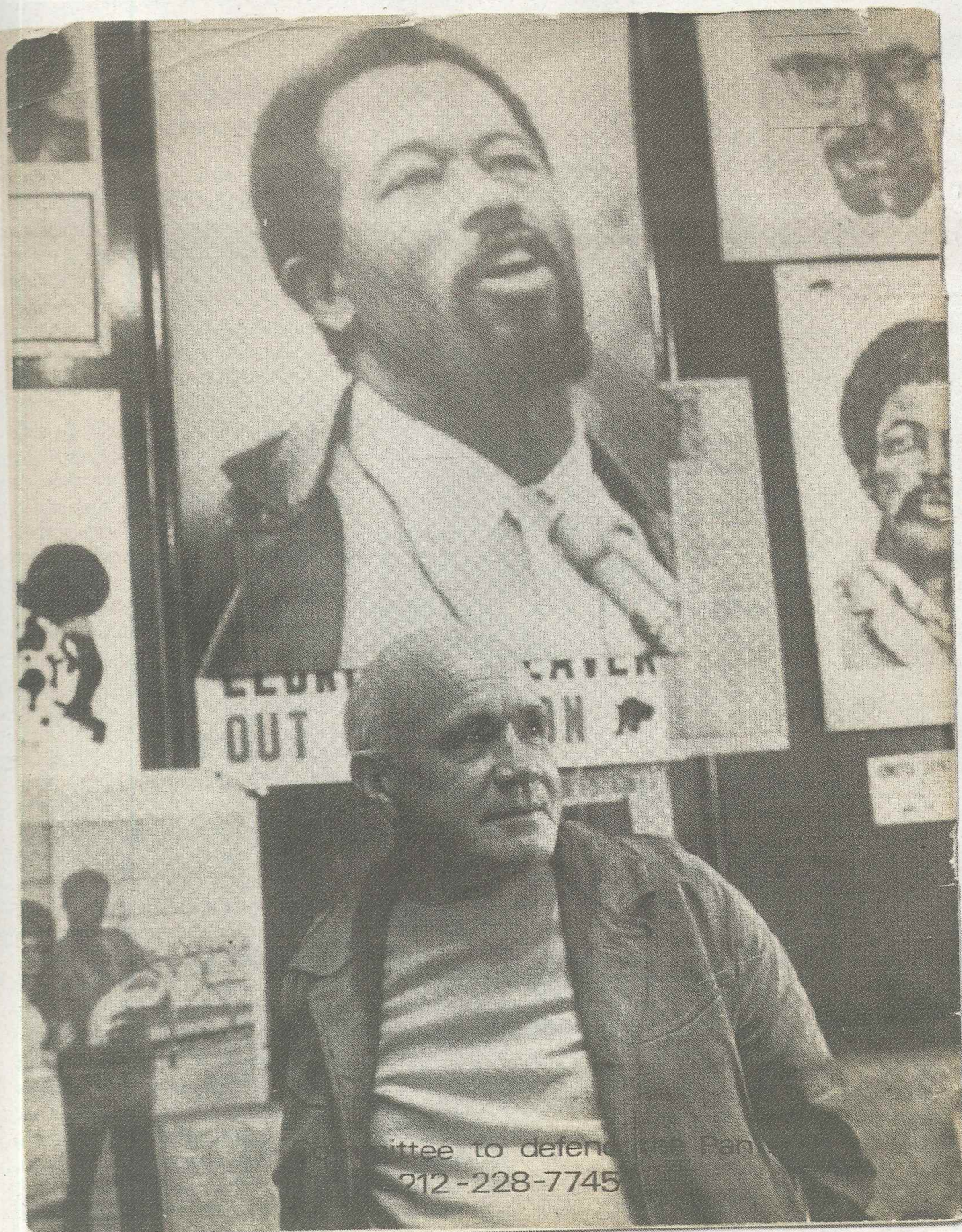
Peuples sans terre

Petit à petit quelque chose bouge en lui. Un séjour au Japon à l'invitation de Jacky Maglia le décentre, lui fait prendre du champ. Quand il rentre à Paris, Mai 68 lui fait découvrir que ce pays qu'il pensait avachi peut se révolter, et que sa révolte intime peut rejoindre la lutte collective, avec les immigrés, les Palestiniens, les Black Panthers, les peuples sans terre. Par la fenêtre, par le politique, il revient alors à l'écriture. Après tout, les articles ne constituent pas une œuvre pour celui qui a renoncé à la littérature, et ils ne rompent pas vraiment son vœu de silence. Mais s'il se refuse à commencer tout manuscrit, il ne peut pas s'empêcher d'écrire. Ainsi, on a dans les valises

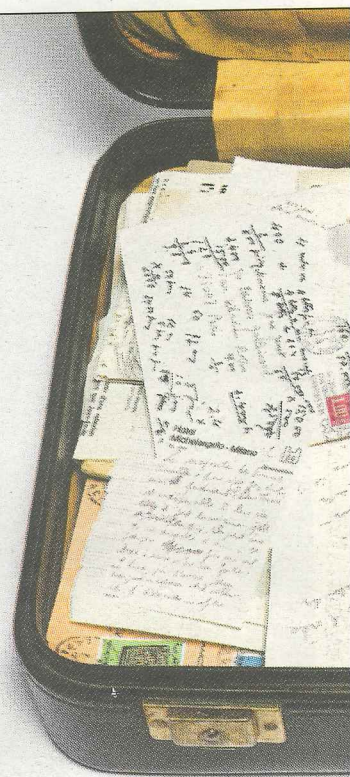
«Pendant quelques secondes je sus que quelque chose en moi était devenu phosphorescent.»

un bloc-notes de papier à lettres acheté dans une papeterie d'Abbeville. Il est totalement vierge, à l'exception de la couverture barrée de phrases de bout en bout. «Il écrit parce que l'écriture revient en lui», poursuit Albert Dichy. Il n'est plus dans la dépression. Le politique lui donne un prétexte pour justifier l'écriture. Les valises documentent ce réveil: elles couvrent l'intervalle de temps entre 1967 et 1983. La dernière œuvre publiée de son vivant, ce sont les *Paravents* en 1961, donc vingt-cinq ans avant sa mort. Observant son très long silence, ses proches le prenaient pour un écrivain fini. Paule Thévenin, la légataire d'Antonin Artaud, qui a également été proche de Genet et lui tapait ses textes, a confié à Albert Dichy qui l'avait rencontrée avant la mort de l'auteur des *Bonnes*: «Genet, c'est un écrivain terminé. Il a les *Paravents* et après, seulement quelques récits de voyage.» En réalité, «Saint Genet», comme l'avait appelé Sartre, n'avait pas totalement tourné le dos à la littérature.

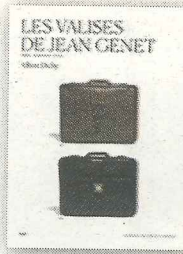
L'ampleur du travail littéraire qu'il a fourni à la fin de sa vie se verra avec la publication d'*Un captif amoureux*. Il l'a entrepris en 1983, en intégrant des idées et des phrases griffonnées sur les papiers en vrac de son bureau portatif. Plus que d'un manque de désir d'écrire, les valises témoignent de son effervescence scripturale, qui allait déboucher sur ce livre allègre publié un mois après son décès. Elles conte-



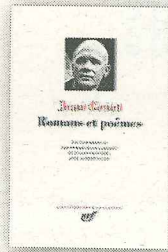
Genet en 1970 à New York, en soutien au Black Panther Bobby Seale. M. QUEMENER/ARCHIVES IMEC



ALBERT DICHY
LES VALISES DE JEAN GENET :
 ROMPRE, DISPARAÎTRE, ÉCRIRE
 Imec «Le lieu de l'archive»,
 214 pp., 30 €.
 Paru également en mars :
 Jean Genet, Cédric Demangeot,
 revue Europe
 n° 1103, 334 pp., 20 €.



JEAN GENET
 ROMANS ET POÈMES
 Edition établie par Emmanuelle
 Lambert et Gilles Philippe, avec
 Albert Dichy. Gallimard,
 «Bibliothèque de la Pléiade»,
 1638 pp., 65 € jusqu'au
 30 septembre, 72 € ensuite.



COMMENT ÇA S'ÉCRIT

La Pléiade, remontée à la source des éditions clandestines

Par MATHIEU LINDON

« J'e n'ai jamais cherché à faire partie de la littérature française », a déclaré Jean Genet en 1964 (il est né en 1910 et mort en 1986). Emmanuelle Lambert et Gilles Philippe citent cette phrase à la première page de leur introduction au Pléiade *Romans et poèmes* (qui contient *Notre-Dame-des-Fleurs*, *Miracle de la Rose*, *Pompes funèbres*, *Querelle de Brest*, l'ensemble des *Poèmes*, *Journal du voleur*, *l'Enfant criminel*, *Fragments...* et des documents «en marge» de ces textes). «En un peu moins de dix ans, de 1942 à 1951, Genet passa d'une cellule de la Santé aux salons des Editions Gallimard», écrivent-ils. La première parution non clandestine d'un texte de Genet est un extrait de *Notre-Dame-des-Fleurs* dans la revue *l'Arbalète* de Marc Barbezat, le 14 mars 1944, où il côtoie des «textes de Jean-Paul Sartre, de Paul Claudel et de Michel Leiris», indique Albert Dichy dans sa chronologie (jusqu'en 1954) qui accompagne cette édition. 1951 est l'année où Gallimard publie le premier tome des *Œuvres complètes* de Genet, à savoir le deuxième (avec en particulier *Notre-Dame-des-Fleurs* et *Miracle de la Rose*), le premier étant uniquement composé de *Saint Genet, comédien et martyr* que Sartre n'a pas encore terminé et qui ne paraît qu'en 1952. Genet donnera à ce texte un rôle néfaste dans son long silence romanesque et *Un captif amoureux*, dont la publication fut posthume d'un chouïa (il parut le mois suivant la mort de Genet), n'est pas retenu dans le Pléiade en raison du décalage temporel et de son caractère non-fictionnel. Quoi qu'il ait voulu, l'ancien prisonnier est très vite enfermé dans «la littérature française».

C'est Emile Zola qu'évoquent d'abord Emmanuelle Lambert et Gilles Philippe, voyant dans les *Rougon-Macquart* un projet de description de la société quasiment inverse de celui de Genet se cantonnant dans le monde «de la prostitution et du crime». Et ce Pléiade a à voir avec un autre volume de la collection qu'on n'associe pas spontanément à Genet : le *Théâtre* de Racine tel que l'édition Georges Forestier en 1999. Contrairement à la règle voulant qu'on soit fidèle à la dernière version parue du vivant de l'auteur, il en revenait aux premières, arguant que le christianisme de plus en plus vivace de Racine l'éloignait du théâtre impie de sa jeunesse. Surtout, les textes des premières éditions de Racine étaient introuvables, au contraire de ceux des dernières. Pareil pour Genet (sans que le christianisme y ait sa part).

Si *Querelle de Brest* et *Pompes funèbres* sont finalement reparus dans un texte conforme à celui de l'édition originale, tel ne fut pas le cas de *Notre-Dame-des-Fleurs*, *Miracle de la Rose* ou *Journal du voleur*. Pour l'édition de ses romans dans les *Œuvres complètes*, «Genet aura soin d'y couper de nombreux passages, d'abord pour atténuer le caractère pornographique il est vrai, mais aussi, consciemment ou non, pour en dynamiser le propos». C'est donc ici le texte

des premières éditions qui est fourni, avec indication des variantes. Dans *Journal du voleur*, dans une phrase qui se termine sur l'évocation de la mère éventuelle du narrateur, on lisait : «Le tube de vaseline, dont la destination vous est assez connue, aura...» On lit ici : «Le tube de vaseline, dont la destination était de graisser ma queue ou celle de mes amants, aura...» «Faut-il une autre raison à ce parti pris éditorial ? On la trouverait dans les archives de la maison Gallimard, où des lettres de lecteurs s'étonnent de ne point retrouver au tome II des *Œuvres complètes* des phrases qu'on lit dans la préface de Jean-Paul Sartre qui cite Genet d'après les éditions clandestines», écrivent aussi Emmanuelle Lambert et Gilles Philippe. Ce sont ces versions aussi qu'avait lues Jean Cocteau dont la générosité influera à la fois sur la libération du prisonnier et la publication de l'écrivain.

Louis-Ferdinand Céline est également un auteur parfois rapproché de Genet quoique tout les oppose stylistiquement. «Vous me reprochez d'écrire en bon français ?» ironise-t-il en 1982 dans un entretien avec Bertrand Poirot-Delpech recueilli dans *l'Ennemi déclaré* (Gallimard, 1991) avant de continuer : «Ce que j'avais à dire à l'ennemi, il fallait le dire dans sa langue, pas dans la langue étrangère qu'aurait été l'argot». Emmanuelle Lambert et Gilles Philippe rappellent que Genet, à en croire Paul Morihien, son premier éditeur cité par Edmund White dans *Jean Genet* (Gallimard, 1993), «parlait mal l'argot» et s'amuse à écrire en note à propos de la phrase de *Querelle de Brest* «tu m'as dominé à cause que t'as un morlingue» : «Genet confond l'évidence morlingue («porte-monnaie») et sorlingue («couteau»).»

C'est le rapport au fascisme qui relie pour certains Genet et Céline. «Mon art consistant à exploiter le mal, puisque je suis poète, on ne peut s'étonner que je m'occupe de ces choses, des conflits par quoi se caractérise la plus pathétique des époques. [...] D'utiliser la merde et de vous la faire bouffer», lit-on dans

Pompes funèbres, réutilisant ce «vous» radical qu'on avait en vain voulu lui faire changer en «nous» dans l'incipit de *Notre-Dame-des-Fleurs* (et donc de ses *Œuvres complètes*) : «Weidmann vous apparut dans une édition de cinq heures». Mais *Pompes funèbres* est un roman. *l'Enfant criminel* est un texte de 1949 destiné à la radio, «choquant à bien des égards», écrivent Emmanuelle Lambert et Gilles Philippe, puisqu'il rapproche les centres de détention pour adolescents qu'a connus le jeune Genet (et où la plus grande sévérité aurait été l'ambition des détenus afin qu'il leur soit mieux rendu hommage) des camps nazis. Ils publient «en marge» de ce texte une page de 1948, «Première version de la comparaison avec les camps hitlériens». Un gardien l'avait interdit de vin ? «Comment ne voit-il pas [le journaliste à qui Genet raconte la scène, ndlr] que les «horreurs» nazies ont leur germe dans cette décision du gâse de me priver de vin ?» Lire Genet, c'est ne pas prendre cette question de haut. ◆

naient aussi un récit littéraire étonnant, le seul finalisé à ce point depuis les *Paravents*, dix-sept feuillets écrits vers 1978 en majeure partie inédits et reproduit à la fin du catalogue. Dans «l'Ombre et la Lumière», il commence par dire qu'il a eu le sentiment de vivre pendant cinq ans une «étrange séparation» d'avec le monde, d'avec les autres. Ce sentiment a disparu une nuit à Istanbul en 1972 avec la sensation que son corps devenait lumineux. «Pendant quelques secondes je sus que quelque chose en moi était devenu phosphorescent. Je pensai même que c'était ma peau, lumineuse à la façon d'un parchemin d'abat-jour. Qui n'eut pas, avant d'en rire, connu un peu de fierté et d'épouvante ?»

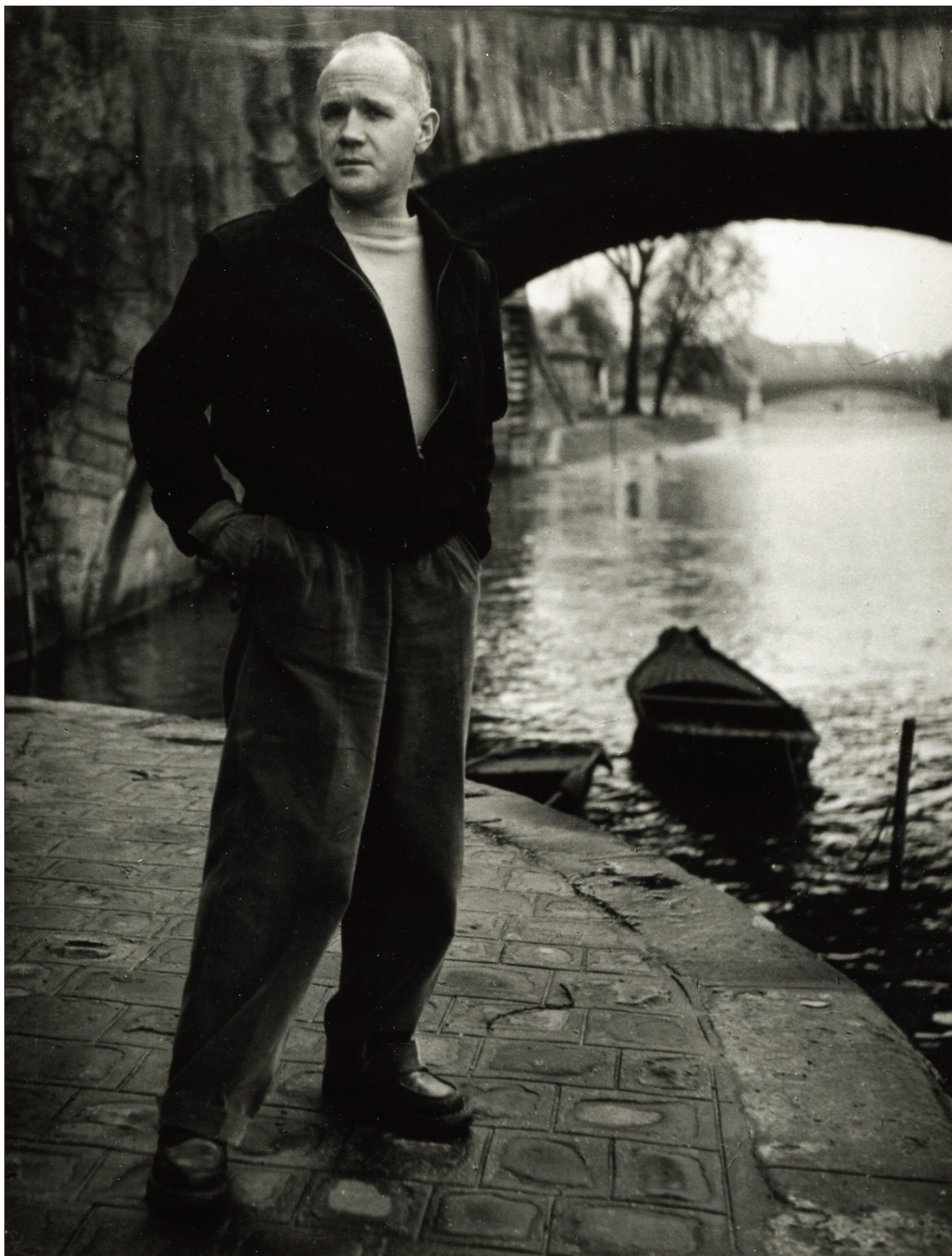
Désormais devenues des archives, les valises de Genet ont rejoint dans l'histoire quelques autres malles légendaires, celles de Fernando Pessoa, de Raymond Roussel ou d'Antonin Artaud. Les réserves de l'Imec, précise Albert Dichy dans sa préface, détiennent aussi celle en beau cuir tabac qu'Irène Némirovsky avait confiée, lors de son arrestation en juillet 1942, à son mari qui la remit à ses deux filles. La publication de *Suite française*, en 2004, a attendu soixante-deux ans. «On croit ordinairement que les bagages servent à transporter, de façon commode, effets, objets et documents d'un lieu à l'autre, écrit-il. Mais les valises de certains écrivains traversent une matière bien plus mystérieuse que l'espace : le temps.» ◆

L'une des deux valises de Jean Genet remises peu avant sa mort à son avocat et ami, le futur ministre Roland Dumas.
 PHOTO MICHAEL QUEMENER.
 ARCHIVES JEAN GENET IMEC.

LES LETTRES *françaises*

Fondateurs : Jacques Decour (1910-1942), fusillé par les nazis, et Jean Paulhan (1884-1968).

Directeurs : Claude Morgan (de 1942 à 1953), Louis Aragon (de 1953 à 1972), Jean Ristat.



Roger Parry, Gallimard

Jean Genet.

Les valises
de Jean Genet,
par René de Ceccatty

Silvia Baron
Supervielle,
par Marc Sagaert

Henri Matisse,
par Philippe Reliquet

La Semaine d'Art
à Avignon,
par Jean-Pierre Han

Les trésors retrouvés de Jean Genet

Les Valises de Jean Genet,

d'Albert Dichy. IMEC, coll. « Le lieu de l'archive », 216 pages, 30 euros.

Si, de son vivant, Jean Genet n'avait laissé publier plusieurs textes retrouvés, inachevés, dont l'un des plus célèbres et des plus commentés, *Ce qui est resté d'un Rembrandt déchiré en petits carrés bien réguliers et foutu aux chiottes*, repris dans ses œuvres complètes (Gallimard, tome 4, 1968), on considérerait avec plus de circonspection la publication (partielle) des inédits posthumes retrouvés dans deux valises que, peu de temps avant de mourir, l'écrivain avait confiées à son avocat, Roland Dumas, qui vient de les donner au fonds Genet des archives de l'IMEC. Pour accompagner l'exposition de ces trésors littéraires et politiques, qu'il a organisée à l'Abbaye d'Ardenne, près de Caen (dont l'inauguration, prévue le 29 octobre dernier, a été reportée, en décembre si tout va bien, par les mesures de confinement liées à la pandémie qui paralyse le monde entier), Albert Dichy, dans un très bel album raisonné, comportant des photographies des manuscrits ou des documents et leurs transcriptions parfois intégrales, resitue avec précision ces textes, soit parce qu'ils ont une valeur biographique toujours intéressante dans le cas de Genet, soit parce qu'ils présentent des qualités littéraires du niveau de son œuvre publiée de son vivant ou juste après sa mort (comme *Un captif amoureux*).

Plusieurs fragments sont, surtout aux yeux des lecteurs familiers de cet écrivain, saisissants, dans leur concentration, leur fulgurance intellectuelle, et confirment, sur le plan poétique ou sur le plan politique, ses prises de position connues en faveur des Black Panthers et des Palestiniens, et un certain nombre d'obsessions personnelles sur la prison, sur l'identité, sur la France, sur l'homosexualité, sur l'art, sur la trahison, sur la révolution, sur l'édition, sur la notoriété, etc.

C'est durant la période prétendument silencieuse de Jean Genet (après le suicide de son ami funambule et jusqu'à sa propre mort), que l'écrivain a prouvé, plus ou moins secrètement, qu'il n'avait pas sombré dans un total mutisme. Certes, des préfaces, des articles, des interventions publiques, des entretiens l'avaient sorti de sa retraite, comme l'a déjà prouvé la publication posthume de *L'Ennemi déclaré* (édité déjà par Albert Dichy, Gallimard, 1991). Mais avant la sortie *in extremis* d'*Un captif amoureux* (Gallimard, 1986) au moment de sa mort, on ignorait que cette longue fuite était remarquablement productive.

Genet avait avec sa propre notoriété un rapport ambigu. En cela, son cas n'était certes pas unique, parmi les écrivains. D'abord publié par Marc Barbezat dans la revue *l'Arbalète*, puis dans les éditions du même nom, c'est-à-dire par un éditeur « pauvre », ainsi qu'il le dit dans un texte retrouvé et rédigé en vue d'un éventuel procès pour récupérer ses droits et les céder à Gallimard (ils parviendront finalement à un compromis et les petites éditions seront rachetées par la grande maison qui reprend et poursuit, sous cette marque, des publications, sous la férule de Thomas Simonnet, qui, de son côté, a assuré depuis quelques années, l'édition ou la réédition de certains textes de Genet), Genet s'est retrouvé republié par Gallimard et décrété rapidement auteur majeur, avec la reprise de ses romans dans des œuvres complètes dont, en 1952, Jean-Paul Sartre va étendre considérablement la notoriété mondiale, grâce à une préface si phénoména-

ment longue et profonde qu'elle paraît en volume séparé sous le titre *Saint Genet, comédien et martyr*.

Entre-temps, Genet a acquis une célébrité de dramaturge et les mises en scènes de ses différentes pièces, jusqu'aux *Paravents* (en 1966), se multiplient à travers le monde, affirmant le caractère novateur de son théâtre qui marque l'histoire du théâtre du XX^e siècle, au même titre que celui de Beckett. Les plus grands metteurs en scène du monde le montent (de Louis Jouvet à Alfredo Arias, en passant par Roger Blin, Jean-Louis Barrault, Patrice Chéreau, Peter Brook et Bob Wilson) et les plus grands interprètes l'incarnent.



Mais une forme de nostalgie l'attache à son ancienne obscurité, à sa marginalité, à son exclusion, à son incarcération. Seuls le besoin de survivre et la maladie le contraindront à une forme de socialisation. Il s'en remet à Gallimard pour gérer ses biens (qui ne sont que ses droits d'auteur, puisqu'il n'a pas, avant de s'installer au Maroc, mais dans une maison destinée à son héritier marocain et à son fils, de domicile fixe). Il va d'hôtel en hôtel. Son adresse officielle est celle des bureaux de la NRF. Ce qui est, remarquons-le en passant, un acte d'allégeance qui ne plaide guère en faveur d'une réelle indépendance... Mais Genet n'est pas à un paradoxe près. Et c'est à son corps défendant, mais non à son insu, que Paule Thévenin, amie de Boulez et editrice d'Antonin Artaud, l'inscrit à la Sécurité Sociale des écrivains et des artistes, quand son état de santé réclame des soins onéreux et une hospitalisation, dans les toutes dernières années. Il rompra, du reste, avec sa bienveillante amie, à qui il reproche un coup de force.

Les documents témoignent de ce que fut la vie à demi clandestine de l'auteur de *Journal du voleur*. Ses notes d'hôtel (à travers le monde, de Tôkyô en Turquie), ses comptes financiers, ses articles où sont parfois gribouillées de phrases arrachées à l'oubli, qui lui viennent comme des illuminations furtives dont il ne veut pas perdre l'éclat. Et parfois, cela va plus loin : il rédige véritablement des raisonnements complexes, le plus souvent abstraits, inspirés par ses observations politiques, sans que l'on sache toujours quelle était leur destination finale. En dehors d'*Un captif amoureux*, où certains de ces fragments seront repris et remaniés, seul le texte finalement paru chez Gallimard en 2010, *La Sentence*, est attaché à un véritable projet de publication, puisqu'il avait conservé la proposition de maquette, de la part de Massin,

le directeur artistique des éditions, en 1974, date, rappelons-le de la sortie de l'essai majeur de Jacques Derrida, *Glas*, chez Galilée, qui, du reste, reprendra la même technique typographique sur deux colonnes, avec deux textes hétérogènes suivant chacun sa propre logique, déjà utilisée par Genet dans son texte sur Rembrandt.

Deux textes intégraux étaient préservés dans les valises, mais destinés au cinéma. Il s'agit d'une adaptation assez libre de *Notre-Dame-des-Fleurs* écrite en Angleterre, en 1975, à la demande de David Bowie (avant que le chanteur n'interprète *Furyô* de Nagisa Oshima) et du producteur Christopher Stamp (frère de Terence, le comédien de *Théorème* de Pasolini). Et du scénario original intitulé *La nuit venue* qu'il avait rédigé avec Ghislain Uhry et qu'il destinait à Alfredo Arias, Marilú Marini, Facundo Bo et à toute la troupe du TSE qu'il avait vus jouer à Toulouse leur création *Vingt-Quatre heures* au théâtre Daniel Sorano, en février 1977. Aucun des deux projets ne verra le jour.

Mais les valises de Jean Genet contenaient également un texte particulièrement long et achevé, intitulé *La lumière et l'ombre*, inspiré par un séjour en Turquie et rédigé, nous dit Albert Dichy, vers 1978. Le fait que certains passages figurent, sous une forme parfois altérée, dans *Un captif amoureux* empêche de considérer ce bref texte comme un texte totalement autonome. Il s'agissait, aux yeux de Genet lui-même, suppose l'éditeur, d'un chapitre devant trouver sa place dans un ouvrage plus ambitieux. Il se peut toutefois que l'intention première de l'écrivain ait été autre que son essai autobiographique sur les Palestiniens et les Noirs d'Amérique. Genet, comme

le prouvent d'innombrables fragments gribouillés mais lisibles et clairs, avait en tête moins un essai politique qu'une véritable réflexion métaphysique et spirituelle, sur l'identité (la sienne propre, bien sûr, d'enfant abandonné révélant des capacités intellectuelles et poétiques inversement proportionnelles à son respect des lois, mais aussi, plus généralement, l'identité de chaque être humain) et sur le sacré, avec deux tendances d'égales intensités pour le respect et pour le blasphème (ce qui le rapproche de l'écrivain dont il fut à la fois le plus proche et le plus éloigné, Pier Paolo Pasolini).

La dimension spirituelle de son œuvre est éclatante dans le moindre des fragments retrouvés, tout comme dans son œuvre éditée de son vivant. « *Il me paraît certain que j'existe seulement afin d'être, mais parmi d'autres, "le support" et "la preuve" que comptent seules les sensations et les émotions ininterrompues qui n'ont cessé de parcourir la création, cherchant des consciences afin de se connaître et reconnaître : le bonheur de ma main dans une chevelure de garçon, une autre main la connaîtra, la connaît déjà, et si je meurs, cette émotion ne mourra pas.* » Dans un raisonnement vagabond, mais structuré, sautant d'une culture à l'autre, Genet va d'observations quotidiennes que lui offrent son voyage en Anatolie, à des réflexions pointues sur les textes sacrés ou les rituels (musulmans, juifs, chrétiens ou japonais, bouddhistes ou shintoïstes) ou à des commentaires politiques, comme il le fera dans *Un captif amoureux*.

On sait combien il est périlleux d'isoler une phrase ou une expression de ses raisonnements sinueux, aux multiples entrées et à la tonalité souvent ironique et provocante. Bien des commentateurs se sont cassé le nez à vouloir réduire Genet à tel ou tel sectarisme, en faussant l'interprétation et en lui prêtant des intentions qui n'étaient pas les siennes. Son

●●● goût du rituel et du sacramental était égal à sa passion du rire et de la dérision. Sa fascination pour les textes sacrés qu’il commente ici et pour les croyances religieuses qu’elles soient naïves et superstitieuses ou d’une grande complexité théologique est toujours modérée par un besoin de scandale et de multiculturalisme, donc de relativisme. On peut lire, çà et là, des remarques admirables qui relient sa critique des dérives religieuses à une conviction profonde que l’homme ne s’atteint lui-même que dans le néant et le vide. « *Rien ne changera vraiment en Islam si les rapports des hommes et des femmes ne change pas, et le changement viendra d’elles, non d’eux. À quoi correspond ce besoin – ou souci – de ne rien posséder, sauf des attributs ? Et encore ? Ce souci est peut-être le résidu de ce qu’était l’attrait du “vide en soi-même”, obtenu par le “dikhr” “de la parole, du cœur ou de l’intime”, chez les soufis afin de combler ce vide “en soi-même” par la plénitude du dieu.* »

Dans ce même texte, un peu plus loin, retrouvant sa hantise de l’effacement, Genet écrit : « *Si quelqu’un lit ce livre, il sera clair qu’il fut écrit. Écrit pourquoi et pour qui ? Écrit par moi, mais afin que son écriture soit un exercice par quoi je m’approche un peu plus de ma transparence. Renonçant aux biens, je renonce également aux dangers de la tentation majeure : la célébrité.* »

Les fantômes, on le sait, sont nombreux et « positifs » dans l’œuvre de Genet. C’est de leur côté que se trouve la réalité poétique dont il établit les principes, théâtraux souvent, parfois biographiques (liés à sa propre expérience de l’inexistence, de l’invisibilité, du malentendu, de la disparition, de l’imposture même, de la trahison, de la condamnation, de la persécution, de l’humiliation). Pourquoi a-t-il trouvé dans les militants américains noirs et dans les Palestiniens des frères en « transparence » et en combativité, deux termes apparemment incompatibles. Il esquisse des réponses possibles griffonnées sur un bout de journal déchiré : « *En fait, la civilisation musulmane ne m’est pas étrangère. Tout au long de ma vie d’occidentale, elle m’a doublé de son ombre qui était moi-même si l’on veut et mon spectre : ce que je n’osais pas regarder.* »

Mais c’est la révolution qui marque de sa hantise tenace ces pages retrouvées. Révolution noire, révolution palestinienne, dans un mélange d’idéal et de défaite annoncée. Raison pour laquelle Genet n’était pas un homme politique et que l’on ne saurait réduire ses déclarations à des slogans militants, quelle que soit leur tonalité. Le terme de « *révolution* » dont il dénonce en plusieurs endroits le caractère fantasmatique est utilisé par lui dans différentes significations. Il s’en défie, il y revient, il y cherche une façon de lutter contre « *les rets que la morale judéo-chrétienne étend sur le monde : exaltation du travail, de la patrie, de la famille, de la propriété, et surtout du respect de la propriété, goût humaniste comme un goût de confiture de coing.* »

Mais ailleurs, à propos des Black Panthers, citant le militant noir antiraciste W. E. B. Du Bois (1868-1963), auteur de *La Pénombre de l’aube* (Vendémiaire, 2020, traduit et préfacé par Jean Pavans), une autobiographie intellectuelle : « *Être révolutionnaire c’est voir que le roi est nu, et le dire. Du Bois l’a fait sur un ton simple et fort.* » Cette allusion conclut un raisonnement où il reproche aux militants noirs de faire un usage excessif des médias, et de « *succomber aux féeries modernes quand ils sont témoins des battages publicitaires de la convention des deux grands partis blancs, et les extravagances des élections des États-Unis blancs. Les usages de diffusion, de multiplication du nom et de l’image doivent servir pourtant, mais à d’autres fins, si les Noirs veulent construire une nation qui ne soit pas le plagiat de la nation blanche abhorrée.* » Remarque prémonitoire quand on pense à l’élection de Barack Obama et au bilan décevant de son mandat... qui a abouti à l’élection de Trump. Mais comment, désormais, face à la mascarade des der-

nières élections américaines, Genet réagirait-il au mouvement *Black lives matter* ? Peut-être avec moins de bienveillance qu’on ne pourrait s’y attendre. Car on imagine mal Genet adhérant à un mouvement consensuel, même suscité par l’indignation et la révolte, en riposte à des agissements intolérables.

Un des textes majeurs retrouvé dans les valises est une sorte d’autobiographie-éclair qui ressemble curieusement à un texte de Pasolini écrit dans des circonstances similaires, *Poeta delle Ceneri* (traduit sous le titre *Qui je suis*, chez Arléa). Comme Pasolini, Genet, à l’intention de lecteurs américains, explique et justifie ses engagements politiques et sa poétique, en rappelant quelques événements-clés de sa vie. Des Black Panthers, il écrit : « *C’est le seul mouvement révolutionnaire qui m’ait admis tel que je suis. Ils s’attaquent à ce que je hais le plus : le monde blanc qui m’a rejeté et précipité dans la solitude.* » Mais il ajoute, et ce n’est pas insignifiant : « *Si leur sincérité est grande, leur goût du jeu fait de moi leur complice amusé.* » Cette dimension de dérision et de simulacre est fondamentale car, essentielle dans son théâtre, elle ne disparaît jamais de son action politique et de ses analyses. De la même manière, durant les quelques mois où il rejoint son ami Jacky Maglia (qui sera son héritier principal) au Japon, il retiendra du Japon, outre le théâtre *kabuki* ou *nô*, le sourire et le rire. « *Les rites les faisaient beaucoup rire et d’abord celui qui consiste à frapper ses mains pour appeler le dieu.* »

Il y a peu d’absolu chez Jean Genet, même sur des sujets (l’art, la spiritualité, l’idéal politique) qui le réclameraient. Tout est constamment relativisé et présenté parfois de façon délibérément contradictoire comme on le voit pour le rite et le rire, et à l’intérieur même de la révolution. Un jour, Roland Dumas, qui doit défendre des criminels homosexuels (un couple de jeunes cambrioleurs qui ont assassiné un bijoutier), lui demande conseil pour tenter de compren-

dre les mobiles du meurtre. La situation, comme le souligne Albert Dichy ressemble un peu à celle des sœurs Papin qui ont inspiré *les Bonnes*. Genet répond de façon un peu confuse et assez inutile d’un point de vue juridique, on s’en doute, mais intéressante pour comprendre ses raisonnements sur ce qu’il appelle, comme les gens de sa génération, « *la pédérastie* ». « *Pour le pédéraste, n’importe quel acte a au moins deux contenus : un qui est avouable (si l’on prend l’effraction), avoir de l’argent, et un autre et de nombreux autres : contenu symbolique (s’il est accompli avec un partenaire aimé) de se lier à l’aimé dans le mal, ou, si l’on veut, l’exclusion de la communauté et de sa morale. Le vol devient quelque chose comme un sacrement – ou comme la dérision d’un sacrement.* »

À propos de la peine de mort, qui, on le sait, le fascine, il aura aussi des propos ambigus. D’une certaine manière, il tient à cette sentence et à son exécution, pour élever au rang de martyr, symbolique et réel, le condamné. Mais, en même temps, il en souligne la barbarie et la contradiction sociale dans la mesure où les juges agissent de la manière même qui leur est apparue comme inacceptable et qui a justifié leur condamnation. Une aporie indécidable. « *Grâce à sa mort, les hommes qui ne tuent pas seront un peu protégés. S’ils le sont par cet exemple – la mort sur l’échafaud –, ils le seront par le crime.* » Mais il sera plus directement hostile à la peine de mort, à propos de Christian Renucci dont Giscard (que Genet haïssait) a refusé la grâce. Il en vient à un argument clair. Le président de la République, le Premier ministre, le ministre de l’Intérieur, le Garde des sceaux frissonnent « *à l’idée qu’ils sont des tueurs et à la fois des gardiens de l’ordre. Douce confusion. Savent-ils qu’il sont déjà morts ? Ils le pressentent sûrement. Surtout Poniatowski qui cache sous trop de viande son squelette. La guillotine fait partie du patrimoine français.* » Deux termes, « *patrimoine* » et « *français* » qui lui soulevaient le cœur. ■

René de Ceccatty

Joyeuses danses macabres

Fête la mort !,
de Jacques Cauda. Éditions sans crispation,
142 pages, 14 euros.

En 2017, Jacques Cauda avait donné avec *Comilédie* un roman hilarant mettant en scène deux fœtus jumeaux cherchant à se délivrer du corps de leur mère ; suivi l’année suivante de *Profession de foi*, récit picaresque rendant compte de l’existence échevelée de l’auteur-narrateur dans le Paris des années 1970-80. C’est un peu cette veine que prolonge *Fête la mort !*, mais assaisonnée cette fois d’une obscénité joueuse et joyeuse, lorgnant souventes fois du côté du gore ou du sado-porno, déjà présente dans l’horifique *Moby Dark* paru chez L’Âne qui Butine également en 2020.

Le narrateur de *Fête la mort !*, accompagné de ses camarades Petit Muscle et Saucisson, sème la terreur dans le 13^e arrondissement de la capitale. Le trio a fondé le GARAVOU, *Groupe d’Action Révolutionnaire Anarcho-Vladien et Ouvrieriste* (Vlad étant ce voïvode transylvanien du XV^e siècle, rendu célèbre par sa pratique intensive du pal). Ils lutinent les filles, notamment la jolie Russe Sonia qui lorsqu’elle est fin ivre s’ouvre à tous leurs caprices. Ils aiment bien aussi discuter rugby : « *L’ovale ? C’étaient elles. Les femmes. Leurs yeux, leur visage, leurs seins, leur sexe... C’est pour ces ovales que trente types s’affrontent sur un terrain...* » Il est également question de la Crevette qui ressemble à un enfant, minuscule comme la vie ; Pauline qui n’est jamais tiède ; Éva,

la petite hirondelle... Parfois la prose vire poésie, sonnet avec quatrains, tercets, rimes embrassées ou croisées ; jusqu’au pantoum malais. Sade n’est bien sûr jamais absent du paysage ; on lit des passages de *l’Histoire de Juliette* : « *C’était au bout du faubourg Saint-Jacques, dans une petite maison isolée et située entre cour et jardin, que demeurait l’aventurière que nous allions consulter.* » Les supplices durent des jours et des nuits. Il leur vient toujours de nouvelles idées. On écoute Lester Young ou Chet Baker : « *Le jazz et les filles, ça marchait à tous les coups.* » Le narrateur devient le Mangeur. Il se gave d’huîtres et de volailles luisantes, de fèves vertes, de noires morilles et de veau translucide. Il est également le Grand Bourreau avec son tablier de cuir et sa scie, « *arme de liesse et de vérité.* » Il accomplit de superbes massacres en série ; ceux dont notre époque aimerait bien pouvoir nier l’existence. Il nous rappelle en riant que la mort peut aussi être un art, qu’il faut se moquer des *Memento mori* chers au christianisme. Il est le Grand Artiste qui sait faire chanter les squelettes en un concert poétique et souverain. Il fait se mêler avec talent la grivoiserie, le marivaudage, le rire glacé de Sade et l’expérience intérieure de Bataille.

« *J’ai repris les fonds. Et avec un souci du détail que je n’aurais jamais soupçonné chez moi, j’ai peint tout autour d’elle des boyaux de toutes les couleurs et des entrailles de toutes les formes. J’ai peint l’intérieur intestinal de son corps, comme j’aurais peint des colliers de fleurs. C’est somptueux. Et tout à fait pertinent.* » ■

Jean-Claude Hauc

CULTURE LITTÉRAIRE



Valise. Une des deux valises déposées par Genet chez Roland Dumas, son avocat, un fourre-tout d'une importance capitale qui raconte quinze ans d'écriture et de vie, le bureau nomade de l'écrivain.

Divine surprise. Dans les années 1970, Genet avait terminé l'adaptation pour le cinéma de son premier roman, « Notre-Dame-des-Flours », à la demande de David Bowie, qui rêvait d'interpréter le rôle de Divine. Retrouvé dans les valises de l'écrivain, le scénario en est la relecture sous forme d'« une fresque homosexuelle sous l'Occupation ».

Ce que contiennent les mystérieuses valises de Jean Genet

L'exposition de l'Imec dévoile le contenu des archives que l'écrivain avait confiées à Roland Dumas : captivant.

PAR VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

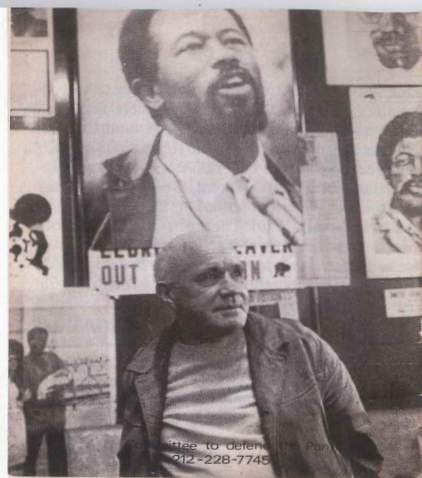
Dans ce petit bureau où Roland Dumas nous reçoit, ce jour d'automne, extraordinairement alerte et dispos pour ses 98 ans, débarqua, début avril 1986, son client et ami Jean Genet, de retour du Maroc – le pays chéri où il est enterré. Il se savait condamné par un cancer. « Il est venu avec des valises. Et m'a dit : "Vous en ferez ce que vous voudrez." Et moi : "Je peux les brûler ? – Eh bien, vous les brûlerez !" C'était Genet, l'insolence, mais dans l'intelligence, un homme qui savait jusqu'où il pouvait aller », raconte celui qui fut son avocat depuis les années 1960. Le soir même de cette rencontre, Roland Dumas se plonge dans ce « fourre-tout » si éclairant aujourd'hui, exposé à l'Ins-

titut Mémoires de l'édition contemporaine (Imec), à Caen. « Non seulement il me les donne, mais il m'en donne la responsabilité ! Je les ai gardées ici, c'était sacré, il y avait des manuscrits inédits, ça me brûlait les doigts, je ne me sentais pas capable d'apprécier la juste valeur de ses archives. J'ai beaucoup hésité avant de les donner, mais, appréciant beaucoup Albert Dichy [directeur littéraire de l'Imec et spécialiste de Genet, NDRL], j'ai fait mon choix, et j'en suis heureux. »

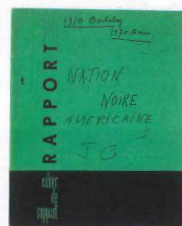
C'est ce trésor, rouvert en 2005, que l'on peut désormais voir à l'abbaye d'Ardenne. Il représente un moment historique dans la connaissance de la fin du parcours et du mode de travail d'un écrivain de cette trempe : alors qu'il disait ne plus écrire, « bouche cousue » depuis le suicide de son ami Abdallah (dédicataire du *Funambule*) en 1964, il ne cesse de jeter des phrases sur toute forme de support, coupures de journaux, couvertures de blocs, pensées jaillissantes, phrases éclairs, ferments de ce qui allait constituer son manuscrit en cours, *Uncaptif amoureux*, son chant d'amour aux Palestiniens, publié un mois après sa mort. C'est un trésor qui fait du catalogue de cette



Passeur. Roland Dumas (ici, chez lui), avocat de Jean Genet, raconte sa relation avec l'écrivain, qui lui confia ce trésor en 1986, quinze jours avant sa mort.



Black Panthers. Brochure conservée comme une relique, publiée par le Committee to Defend the Panthers, organe de presse officiel du Black Panther Party en septembre 1970, quatre mois après le départ de Genet.



Cahier vert. « Nation noire américaine », sur le thème de l'homosexualité, est l'un des manuscrits inédits rédigés par Genet en 1971 sur l'aventure des Black Panthers.

exposition, remarquablement établi par Dichy, une lecture passionnante pour comprendre l'âme rebelle de l'écrivain, qui renvoie par ses questionnements et ses prises de position à notre époque de manière fulgurante : le rôle de la prison, le terrorisme, le Moyen-Orient, l'homosexualité, préfigurant nos débats sur les rapports entre Noirs et Blancs : « Les Noirs devraient se méfier du Blanc même de celui qui montre la meilleure foi. » Autant de positionnements issus de son propre parcours d'exclu qui resterait toujours aux côtés des exclus contre l'institution.

David Bowie. Dessins de son ami Jacky Maglia, *La Lumière et l'Ombre*, magnifique texte introspectif sur son voyage à Istanbul, scénario de *Divine* – adaptation de *Notre-Dame-des-Flours* écrite pour David Bowie et dont on ignorait qu'elle fût achevée – et autres découvertes impressionnantes... Lire ces pièces d'archives, c'est un peu comme si l'on pénétrait dans le bureau d'un écrivain. Sauf que le nomade n'en eut jamais, pas plus que de maison ou d'adresse. Et que son bureau, c'étaient ses valises. ■■■

Repères

19 décembre 1910

Naissance de Jean, fils de Gabrielle Genet, qui l'abandonne.

Juillet 1926

L'adolescent, placé, connaît son premier emprisonnement.

1^{er} mars 1926

Engagé volontaire dans l'armée du Levant pour deux ans.

Juillet 1937 Retour en France, divers séjours en prison.

1942 À Fresnes et à la Santé, il écrit *Le Condamné à mort*, *Notre-Dame-des-Flours* et la pièce *Haute Surveillance*.

1943-1949 Jouvét monte *Les Bonnes*. Gallimard publie *Journal du voleur*.

1954-1961 Début de l'amitié avec Giacometti, qui réalise neuf portraits de lui. Débute trois pièces, *Le Balcon*, *Les Nègres* et *Les Paravents*.

1964 Suicide de son compagnon Abdallah. Jacky Maglia frôle la mort dans un accident. Genet n'écrit plus.

1970 Depuis Mai 68, engagé en politique. Voyage aux États-Unis pour soutenir les Black Panthers puis dans les camps de réfugiés palestiniens.

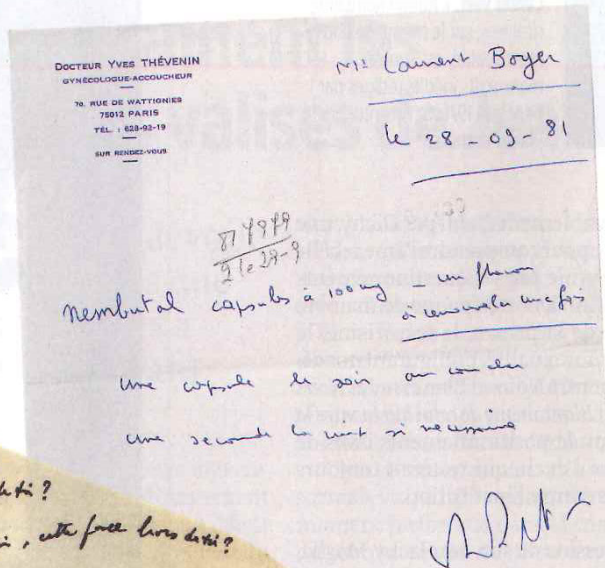
1983. Commence la rédaction d'*Un captif amoureux*.

15 avril 1986 Meurt dans un hôtel parisien, où il corrigeait les épreuves d'*Un captif amoureux*, quinze jours après avoir déposé ses valises chez Roland Dumas.



Dessin. Genet croqué par son ami Jacky Maglia. Cet ancien coureur automobile devenu artiste est son exécuteur testamentaire. Ses dessins et ses lettres suivaient Genet partout.

Enveloppe. Installé à Madrid en juin 1977 pour les besoins de son film (jamais abouti) « La Nuit venue », dont le scénario se trouve dans les valises, Genet, comme toujours, écrit. Sur le papier à lettres et les enveloppes de l'hôtel Puerta de Toledo : « Il faut prendre garde à ceci : que l'esprit révolutionnaire doit être total (...). »



Prescripteur. Depuis qu'il a été emprisonné, Genet ne dort pas sans Nembutal, puissant somnifère (avec lequel il a tenté, en 1967, de se suicider), qu'il prescrit – sur des blocs d'ordonnances subtilisés – à des proches comme Laurent Boyer (ci-dessus), son interlocuteur chez Gallimard, ou à Paul Claudel ou à Stéphane Mallarmé !

« N'étant ni archiviste, historien, et rien qui ressemble à cela, je n'aurai raconté ma vie qu'afin de réciter une histoire des Palestiniens. »
Extraits des archives Genet

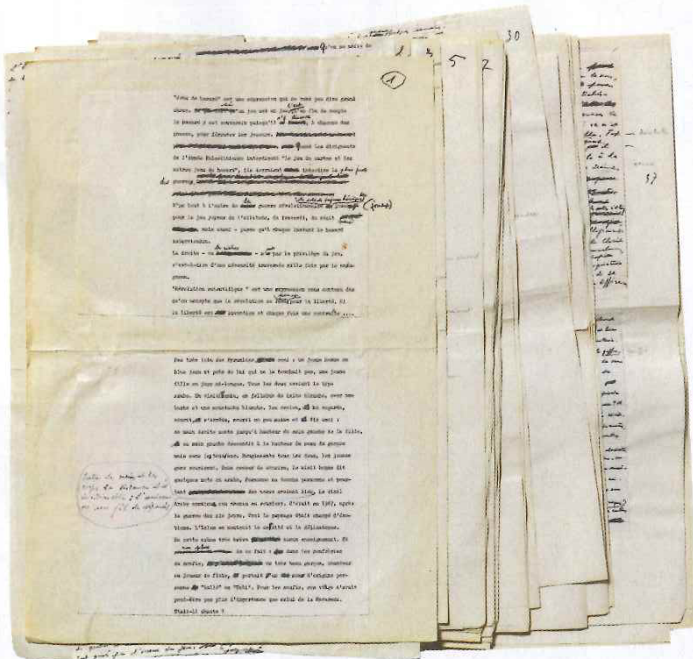
Je fus presque fondé peut-être à ceci : que l'esprit révolutionnaire doit être total, et s'il ne s'agit pas de la destruction du mode capitaliste, s'il n'est pas une consécration de la philosophie qui pense le politique, il est trop tôt pour le maintenir, car il se défendrait trop vite. Ce mode de vie n'a rien de révolutionnaire, car il est une révolution silencieuse.

- Je ne suis pas fatigué.
- Pas de force hors de toi ?
- Oui.
- C'est dit, selon toi, cette force hors de toi ?
- En moi.
(ou ailleurs)
- Elle y est encore.

Goldman, le militant d'extrême gauche, écrivant à Genet qu'il ne compte pas prendre pour avocat « un ténor du barreau progressiste ». Comme Roland Dumas ? « Oui, ce doit être moi », sourit celui qui se reconnaît.

« On parlait des soirées entières, il était à la fois soupe au lait, brutal, délicat, majestueux, insolent. Un soir, je lui ai laissé mon bureau pour qu'il puisse y recevoir seul à seul son premier éditeur, Marc Barbezat. » Dans une affaire criminelle où il défend deux prévenus homosexuels, Dumas demande son point de vue à l'écrivain, lequel rédige une note que l'on découvre ici, ajoutée à la donation. Ces valises, ce sont quinze ans d'écriture de Genet, qui n'a pas publié depuis *Les Paravents*, en 1961, et s'est tourné depuis Mai 68 vers l'engagement politique – en faveur des Black Panthers, puis des Palestiniens à partir de 1970. « *De son voyage dans les camps*, dit Roland Dumas, dont la tendresse pour l'écrivain est manifeste, lui qui vit entouré de photos de Genet et d'un portrait de lui par Giacometti, je me souviens combien il était ému en me racontant que la mère d'un des combattants avait la gentillesse de lui apporter du café chaud pour le réveiller. Et on sentait que le geste de cette femme était plus important que toute autre considération, c'est le poète, l'enfant abandonné qui a cherché sa mère toute sa vie. » ■

« Les valises de Jean Genet », du 30 octobre 2020 au 31 janvier 2021, Imec, abbaye d'Ardenne, 14280 Saint-Germain-la-Blanche-Herbe. À lire absolument : *Les Valises de Jean Genet. Rompre, disparaître, écrire*, d'Albert Dichy (Éditions de l'Imec, 30 €).



Témoignage. Première version (début des années 1980) d'« Un captif amoureux », son dernier livre, qui parut en 1986, un mois après sa mort. Genet consacra ses dernières forces à ce texte deux ans durant.

Weekend ^{GUIDE}

DÉAMBULATION | NATURE | BIEN-ÊTRE | CUISINE | LECTURE | SORTIES

MICHAEL OUEMER/ARCHIVES JEAN GENET/IMEC



Dans les valises de Jean Genet

Les 20 dernières années de sa vie, l'écrivain vagabond, qui avait arrêté de publier, transportait ses notes et manuscrits en vrac dans deux modestes sacoches. Son atelier d'écriture nomade est ouvert pour nous aujourd'hui.



Comment rester fidèle à l'enfant qu'il avait été ? À ce garçon abandonné à l'Assistance publique en 1911, à l'adolescent fugueur, enfermé en colonie pénitentiaire, au petit voleur jugé irrécupérable ? C'est en prison que Jean Genet a jeté ses premiers textes sur le papier. Devenu un homme de lettres reconnu dans la seconde moitié du XX^e siècle, il n'eut jamais de bureau ni même d'endroit fixe où travailler. Toujours en partance, entre deux compagnons, deux trains, deux combats politiques. La dernière œuvre publiée de son vivant fut la pièce de théâtre *les Paravents*, en 1961. Genet avait alors 50 ans. Il n'offrirait plus rien aux yeux du public, hormis des articles militants en soutien aux Palestiniens et aux Black Panthers.

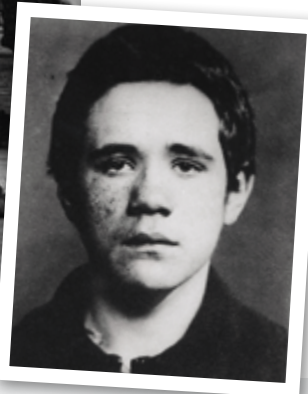
Les deux modestes valises de la fin de son parcours, l'une en cuir noir, l'autre en Skai marron, renfermaient le secret de sa production littéraire clandestine, symbole d'un destin en rupture continue, d'une volonté farouche de rester en dehors de la société et de ses compromissions.

UN FOUILLIS BOULEVERSAANT

Un silence comme une expiation ou un bras d'honneur ? Les deux valises furent confiées par Genet en 1986, un mois avant son décès d'un cancer de la gorge, à son avocat Roland Dumas, qui en a fait don à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (Imec) fin 2019. Du fouillis bouleversant qu'elles contenaient (cahiers, notes couchées sur les supports les plus →



UN DORTOIR de la colonie agricole et pénitentiaire de Mettray, vers 1900, où vécut Jean Genet de 1926 à 1929.



LES NOTES que Jean Genet (1910-1986) conservait dans ses valises.

divers, tracts, tickets, comptes, enveloppes, ordonnances médicales, dessins ou coupures de journaux) a été conçue une exposition qui dévoile les dernières années d'écriture et la genèse du livre posthume édité par Gallimard en 1986, *Un captif amoureux*.

Directeur littéraire de l'Imec, Albert Dichy, spécialiste de l'œuvre de Jean Genet, aime à souligner l'histoire éclairante des débuts, celle d'une rédaction écrite par l'écolier Jean Genet durant son enfance rurale. Placé par l'Assistance publique dans le petit village d'Alligny (Nièvre), au cœur du Morvan – une région où la III^e République envoyait nombre de ses pupilles à des « mères de lait » –, le garçon est accueilli par un couple d'artisans bienveillants qui lui offre une éducation religieuse (il fut un fervent enfant de chœur) et les bancs de la communale. Un matin, il se voit félicité par l'instituteur pour la meilleure composition, lue à haute voix devant la classe. Mais les autres se moquent... Une humiliation comme une marque au fer rouge, car il s'agissait de décrire « sa » maison, sujet délicat pour l'orphelin né à Paris de père inconnu et d'une mère qu'il recherchait longtemps, fantasmée et chérie.

SA VIE DANS LES HÔTELS

Le thème du foyer hanta toute la vie de l'écrivain. Genet ou l'homme qui n'a jamais voulu avoir de maison – hormis « *la maison de correction ou la maison d'édition* », ironise Albert Dichy. L'auteur sans frontières a toujours refusé d'habiter quelque part, de poser ses valises. Il poursuit son errance de la Grèce à la Turquie, de l'Italie au Japon, du Liban au Maroc, passant la majeure partie de sa vie dans des hôtels, dont les factures constellent ses deux valises. Pas de carnet d'adresses (pour lui-même, il mentionne toujours celle de son éditeur Gallimard), mais des cartes de visite éparpillées et des courriers aux tampons cosmopolites. Ne pas habiter, c'est une manière de « *ne pas céder au monde* ». Genet ne s'est reconnu chez lui que dans la mesure d'une vieille Palestinienne, comme il le raconte dans *Un captif amoureux*. Tout en s'interrogeant sur la réalité de l'endroit, peut-être simplement rêvé...

À 13 ans, Jean Genet fut retiré à sa famille d'accueil, selon les règlements de l'époque. Reçu premier de la commune au certificat d'études, il échappait à un destin de valet de ferme, pour être envoyé dans un centre d'apprentissage suivre une formation d'ouvrier typographe. Lui se sait une vocation d'artiste. Cassure.



DANS LES ANNÉES 1970, Jean Genet s'engage aux côtés des Black Panthers.

L'adolescent fait une fugue au bout de trois semaines, première d'une longue série, qui le conduit bientôt, de larcins en délits de vagabondage, à la prison de la Petite-Roquette à Paris, puis à la colonie agricole et pénitentiaire de Mettray, près de Tours, dont il s'échappe pour gagner la Légion étrangère en Syrie.

SAUVÉ PAR COCTEAU ET SARTRE

Genet commet son premier vol à l'âge de 10 ans, geste qu'il sanctifiera. Tout comme il sanctifie plus tard la trahison ou l'homosexualité (pénalement répressible à l'époque) au fil de son existence et de ses œuvres. Ainsi prend-il la décision, lui qui dit avoir perdu la foi à 15 ans, de conduire sa vie « à l'envers », de vivre en marginal délinquant, puis de faire des pires criminels et parias les héros de ses romans nés entre les murs des prisons, de *Notre-Dame-des-Fleurs* au *Journal du voleur*. Des textes servis par une langue d'une fracassante poésie, ce qui ne laissera pas de scandaliser et fasciner à la fois.

Cocteau, appuyé par le gratin de Saint-Germain-des-Prés, sauva Genet de l'incarcération *ad vitam* par l'obtention de la

grâce présidentielle en 1949. Trois ans plus tard, en ouverture des œuvres complètes de l'écrivain-voyou chez Gallimard, Sartre publie *Saint Genet, comédien et martyr* – 600 pages d'une analyse étouffante, qui clouera le bec au mauvais garçon devenu le génie littéraire de son temps... Il faudra attendre six années pour que sortent ensuite ses fulgurantes pièces de théâtre, *les Bonnes*, *les Nègres*. Puis de nouveau le silence, après le suicide de son amour d'alors – Abdallah, l'acrobate blessé.

Trouvé dans les valises, un feuillet manuscrit de 15 lignes donne la clé du tourment le plus profond de Genet : celui-ci évoque avec une déchirante nostalgie l'ex-criminel en puissance qu'il fut et qu'il a trahi en devenant écrivain, perdant son « innocence » : « *J'ai dit qui j'étais au lieu de me vivre, et disant qui j'étais, je ne l'étais plus* »... Ne plus écrire, c'est donc rester loyal à la mauvaise graine des débuts.

Mais l'obsédé des mots, le sculpteur fou de leur beauté, se remet malgré tout à crayonner des bribes en contrebande. Ses valises sont bourrées de ces lignes bifées, reprises, raturées, sur des bouts de feuilles volantes. Une citation de saint Paul,

À VOIR ET À LIRE

L'expo

L'exposition *les Valises de Jean Genet* organisée par Albert Dichy, qui devait se tenir jusqu'au 28 mars à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine à l'abbaye d'Ardenne près de Caen (Calvados), est tributaire des mesures sanitaires en cours...
imec-archives.com

Les livres

Les Valises de Jean Genet. Rompre. Disparaître. Écrire, d'Albert Dichy, Imec, 30 €.

Un captif amoureux, de Jean Genet, Folio, 10,30 €.

Les romans et poèmes de Jean Genet sortiront en Pléiade en avril 2021.

La surprise Bowie

Pièce maîtresse dans le fourre-tout des valises : le scénario inédit adapté du premier roman de Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, à la demande de... David Bowie, qui rêvait de jouer Divine, le travesti. Le projet ne se réalisa pas, faute de financement. Personne ne savait que le scénario existait. Il ne reste plus qu'à imaginer Bowie métamorphosé par Genet...

« *Que je diminue afin qu'il grandisse* », tient sur le papier d'un sachet de sucre... On la retrouve dans *Un captif amoureux*. Venu au bord du Jourdain soutenir ses amis palestiniens, Genet rédige une note où, en homme détaché de toute croyance, il refuse d'entrer dans la dispute inextricable des trois religions monothéistes sur ces terres millénaires. Pourtant, il écrit noir sur blanc que la foi reste à ses yeux « *un épanchement de soi et une consolation* », la Bible, « *une féerie* ». Albert Dichy interroge : quitte-t-on jamais vraiment la religion de son enfance ? Et de rappeler qu'au terme de son voyage l'image qui incarne l'épopée de Genet et clôt son ultime roman est une piéta... Celle qui le fascinait déjà dans l'église de son village du Morvan. **MARIE CHAUDEY**

VIERNES, 6 NOVIEMBRE 2020



Tesoro literario. El interior de uno de los maletines custodiado por Dumas

ARCHIVES JEAN GENET / IMEC. ©MICHAEL QUEMBNER

El abogado del escritor, Roland Dumas, da a conocer los escritos que le legó antes de morir

Jean Genet, en dos maletines

ÓSCAR CABALLERO
París. Servicio especial

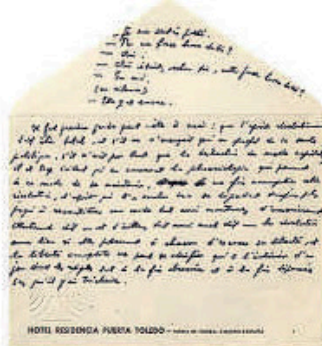
David Bowie le dedicó su canción *Jean Génie* y soñaba interpretar Divina, el travesti de *Santa María de las flores*, la primera y tal vez mejor novela de Jean Genet. Nadie sabía que el guión cinematográfico, escrito por el propio novelista, existía. También se ignoraba que a pesar de haber dejado de publicar en 1964, a causa del suicidio de su amante, Abdallah Bertaga, Genet nunca dejó de escribir. Una noche de abril de 1986 dejó en manos de su abogado Roland Dumas un tesoro de inéditos que el escritor sin hogar, murió en un hotel, transportaba en dos maletines. Dos semanas más tarde lo encontraron muerto.

El contenido de ambos maletines permaneció en la sombra hasta este año, solo conocido por dos investigadores. A sus 98 años, Dumas no da pistas sobre el por

qué de tan largo silencio. Y se complace con su nueva imagen de mecenas: ha donado los maletines, y un cartapacio negro, al IMEC, el instituto francés por la memoria de la escritura contemporánea, instalado en l'Abbaye de l'Ardenne, a las afueras de Caén.

El novelista dejó de publicar en 1964 a raíz del suicidio de su amante, pero siguió escribiendo en silencio

Dumas merecería haber sido personaje de su homónimo, Alejandro, de cuyo nacimiento por cierto se cumplen 150 años el 5 de diciembre. No solo por haber negociado el regreso del *Gernika* a España sino también por su amistad con François Mitterrand. Sus clientes del mundo artístico —Picasso, Bataille, Giaco-



ARCHIVES JEAN GENET / IMEC. ©MICHAEL QUEMBNER

Inéditos. Un sobre del hotel Puerta Toledo con notas literarias, el manuscrito de *Un cautivo enamorado* y un retrato que le dedicó Jacky Maglia

chó Dumas. "Pues quémelos". No queda claro, en cambio, por qué pese a su promesa, incumplida, de no escribir más y su compromiso, respetado, de no publicar, Genet, que había quemado manuscritos cuando Abdallah se suicidó, guardó durante dos décadas los maletines con inéditos.

En la década de los 90 Albert Dichy, amigo de Dumas y especialista en Genet, le sonsacó la existencia de los maletines y accedió a verlos.

Deslumbrado, le insistió para que los donara al IMEC, que dirige. "Además de inéditos breves y densos, hay manuscritos importantes como el de su libro testamento, *Un cautivo enamorado* (Gallimard lo publicó tres meses después de su muerte) y dos guiones completos y desco-

nocidos. Pero sobre todo esclarece qué escribe un autor cuando ha dejado de escribir", detalla Dichy. "Sobre papel de carta de los hoteles donde vive e incluso sobre los de liar pitillos, escribe literatura. Lo más importante es que, como en sus libros autobiográficos, lo mezcla todo: las recetas robadas que él mismo rellena, notas sobre su nembutal, los nombres de sus aliados o temporales..." prosigue. Para el director del IMEC, "los maletines demuestran que el Genet sexagenario no difería del veinteañero que, con un cuaderno en las rodillas, escribía en su celda de la cárcel de Fresnes. No cedió, se negó a devenir honorable, permaneció hasta el final vivo y peligroso".

Los lectores de Genet, el público, iban a tener acceso al tesoro desde el 30 de octubre en la abadía sede del IMEC. Ironías del destino, la obra de Genet, confinada tantas veces en celdas, ella misma encerrada durante 40 años en maletines, ha sido víctima del confinamiento por la Covid-19. La exposición promete abrir el año próximo mientras que algunos inéditos ya están en manos de una editorial para que puedan ver la luz. ●

metti, Artaud, Chagall e incluso el psicoanalista Jacques Lacan lo consideraban un colega en lo suyo. Genet, con entradas y salidas de la cárcel por robo, estafa, ultraje al pudor, homosexualidad, encontró en el tortuoso Dumas su abogado de cabecera y le confió los maletines con un "haga con ellos lo que mejor le parezca". "¿Los quemó?", lo pin-

III. Daniel Picouly, les lycéens et la littérature
IV. La femme dalit se saisit du crayon
V. Hommage à Joseph Sayegh



VI. André Comte-Sponville apprend à vivre
VII. Aïda Kanafani: anthropologie du mezzé
VIII. Maurice Genevoix, hors des tranchées



Édito Incapables !

« **L**e régime des partis, c'est la pagaille », affirmait le général de Gaulle dont on vient de commémorer le cinquantième anniversaire de la mort. Comment s'étonner, dès lors, que Saad Hariri ait tellement tardé à former un gouvernement de « technocrates », ce terme honni par les partis qui y voient une confiscation de leurs privilèges ?

Mais le problème du Liban, ce n'est pas seulement « la pagaille » créée par ce « régime des partis », c'est aussi la médiocrité de la classe politique actuelle, « une caste de cancrs en politique publique » selon un éditorial récent du *Monde*, dont le seul souci est de se remplir les poches et d'imaginer, pour sauvegarder leur butin, toutes sortes de subterfuges, comme cette fameuse « recommandation » émise par le Parlement concernant l'audit de la Banque du Liban alors qu'il aurait suffi de voter une loi pour surmonter l'obstacle.

De surcroît, la Constitution libanaise telle que révisée par les accords de Taëf a été concoctée par la Syrie occupante de telle sorte que la moindre opposition bloque les rouages de la troïka, exigeant l'intervention de l'arbitre syrien, passé maître dans le jeu du pyromane-pompier. L'armée syrienne partie, l'État libanais est devenu l'otage de ses politiciens véreux, entraînés par l'occupant, trente ans durant, au chantage, à la surenchère, au mensonge et au vol, et a subi l'hégémonie de deux partis armés, si bien que toutes ses institutions ont été progressivement pillées et sciement paralysées.

Lors de la visite du président Macron à Beyrouth, une pétition a circulé, réclamant le rétablissement du Mandat français. Pour farfelue qu'elle soit, elle a recueilli plus de 60 000 votes, chiffre qui, avec le pourcentage de 50 % d'abstentionnistes lors des dernières élections législatives, confirme le rejet par le peuple de notre classe politique et sa prédisposition à accepter n'importe quelle intervention – fit-elle sous forme de sanctions américaines – pour punir nos dirigeants et renflouer le Liban. Ce ceux qui refusent la tutelle internationale s'interrogent d'abord sur les raisons de cette tutelle : nous sommes gouvernés par des incapables.

ALEXANDRE NAJJAR

Tous les numéros de
L'Orient Littéraire
sont disponibles en coffrets.
Pour toute commande,
contactez le 01-384003
ou écrivez-nous à
lorientlitteraire@yahoo.com

L'Orient Littéraire
Comité de rédaction : ALEXANDRE NAJJAR, CHARIE MAJALANI, GEORGIA MAKHLOUF, FARÈS SASSINE, JABBOUR DOUHAÏ, RITA BADDOURA
Coordination générale : HIND DARWISH
Secrétaire de rédaction : ALEXANDRE MEDAWAR
Correction : YVONNE MOURAIN
Contributeurs : ZEINA ABIRACHED, ALEXANDRE HAREB, ABU SAMRA, FIJI ABOU DIB, TAREK BEL, ANTOINE BOULAD, NADA CHAOUL, RALPH DOUMIT, JOSEPHINE HOBEIKA, HENRI LAURENS, ISSA MAKHLOUF, ANTOINE MESSARRA, JEAN-CLAUDE PERRIER.
lorientlitteraire.com
lorientlitteraire@yahoo.com

Le 29 octobre, l'IMEC (Institut Mémoire de l'édition contemporaine) inaugurerait une très singulière exposition intitulée *Les Valises de Jean Genet*. Une exposition autour de valises ? Albert Dichy, commissaire de l'exposition, raconte l'incroyable destin de ces valises, déposées par Jean Genet en avril 1986 chez celui qui était son avocat, Roland Dumas, en lui demandant simplement d'en prendre soin ; et comment il y a une quinzaine d'années, il est convié par Roland Dumas à son cabinet pour découvrir en sa présence ce qu'elles contiennent. Pour la première fois depuis la mort de Genet, les valises sont ouvertes...

C'est d'abord « un joyeux foutoir, une petite caverne d'Ali Baba d'archives et de papiers », la littérature et la vie imbriquées de façon inextricable, notes, cahiers, tracts, comptes, carnet de vaccination, journaux, affiches, dessins, manuscrits et ordonnances. Puis, petit à petit, après un patient travail de datation, de lecture et de relecture, d'impregnation et de recherche, Albert Dichy parvient à restituer à ces documents inestimables leur place dans l'œuvre de Genet et à montrer comment ils éclairaient les dernières années de sa vie. Les valises contiennent les matériaux des œuvres en cours et en particulier de son livre testamentaire *Un captif amoureux* et permettent de comprendre comment l'ouvrage trouve sa forme après des années d'hésitation et de recherche. Mais ces valises, en plus d'être « une sorte d'atelier portatif et permanent », racontent en creux une autre histoire. Elles répondent à la question : Que devient un écrivain quand il a déserté la scène littéraire et décidé de ne plus écrire ? Elles nous disent que, malgré son vœu de silence, il écrit encore.

Pour en parler, nous avons souhaité interroger Leïla Shahid qui a été une proche amie de Genet et le témoin privilégié des dernières années de sa vie.

Vous avez été le témoin privilégié de la vie de Jean Genet et en particulier des années couvertes par l'exposition organisée par l'IMEC. Pouvez-vous nous en parler ?

Oui, c'est exact, j'ai eu le privilège, le plaisir et le bonheur de côtoyer Jean – je l'appellais ainsi car nous étions très proches et notre relation était faite d'affection et de complicité ; je ne parle donc pas en spécialiste de son œuvre mais en amie. Je l'ai effectivement accompagné pendant les années couvertes par l'exposition et de façon particulièrement proche durant les dix dernières années de sa vie. Nous nous étions rencontrés en 1975 alors que j'étais étudiante à Paris. Lui-même rentrait de Jordanie où il avait partagé des moments importants de la lutte des *fedayins*. Cette expérience lui avait redonné le goût de vivre, lui avait permis d'assister à la naissance d'une révolution et avait déjà fait de lui « un captif amoureux ». Il avait demandé à Tahar Ben Jelloun de lui faire rencontrer quelqu'un avec qui il pourrait parler de tout cela et c'est comme ça que nous nous sommes connus. Entre nous, la complicité a été immédiate, épidermique même. Nous avions la même vision des choses, le même sens de l'humour, nous sommes devenus très amis. Deux ans plus tard, je lui annonce que j'ai rencontré un poète et romancier marocain, Mohammed Berrada, qu'il va devenir mon mari et que je vais m'installer au Maroc. Il me dit : « Tu vas avoir ton *Mohammed* et moi mon *Mohammed* ! » Il a en effet pour compagnon Mohammed el-Katrani avec qui il a fait de nombreux séjours au Maroc, en particulier à Larache où il sera enterré. Ce qui nous réunit s'élargit donc pour englober, en sus du Liban et de la Palestine, le Maroc.

Les valises d'un captif amoureux



D.R.

En 1983, il vivra chez nous plus de six mois d'affilée parce qu'il est malade et qu'il a besoin d'être sous surveillance constante. Mais ce qui nous a le plus étroitement liés je crois, c'est le voyage que nous faisons ensemble à Beyrouth en 1982 et tout ce qui en résultera, c'est-à-dire son besoin d'écrire pour en témoigner.

Pourquoi ce voyage a-t-il tant compté ?

Évidemment, les circonstances dans lesquelles nous le faisons y sont pour beaucoup. C'est juste après le siège de Beyrouth par les Israéliens, qui a causé tant de souffrances et de destructions et le départ des *fedayins* pour la Tunisie. Je dois m'y rendre pour des raisons

par curiosité l'écouter parler des Palestiniens.

Durant ses divers séjours au Moyen-Orient, à partir de 1970 d'abord, puis en 1982, Beyrouth reste la plaque tournante à partir duquel il effectue ses déplacements en Jordanie ou en Syrie. C'est en 1972 qu'il y séjourne le plus longuement. Il habite le plus souvent à l'hôtel, notamment dans le vieux Hotel Basbous, avenue des Français, ou rue Hamra, au New Hamra Hotel. La place des Canons, que la guerre libanaise de 1975 a détruite, est alors le cœur névralgique de la capitale avec sa foule bigarrée et ses cafés populaires. En quelques lignes, le texte saisit l'exacte pulsation de la ville ouverte à toutes les migrations orientales après la chute de l'Empire ottoman. Il montre aussi, même si la cause palestinienne reste l'objet principal de l'attention de Genet, sa sensibilité aux blessures secrètes de chacune des communautés qui s'y croisent et parfois s'affrontent.

Rédigé sur une feuille volante et conservé de façon isolée dans l'une des valises de Genet, ce texte n'a pas été repris dans *Un captif amoureux*, et reste inédit.



© Jean Genet. Texte manuscrit sur Beyrouth, (1972), 21,8 x 27,7 cm. Archives Jean Genet/IMEC.

évidentes et Jean tient absolument à m'accompagner alors que les conditions matérielles du voyage sont très éprouvantes et qu'il a, à l'époque, de nombreux problèmes de santé. Nous sommes donc témoins des massacres de Sabra et Chatila et cela scellera notre indéfectible amitié pour toujours. Dans les semaines qui suivent, il écrira « Quatre heures à Chatila », texte

magnifique qui incarne son retour à l'écriture après plus de vingt ans de silence, et qui sera publié en janvier 1983 dans *La Revue d'études palestiniennes*. Tous ces moments partagés m'auront permis de voir de près comment Jean vivait et comment il écrivait. Et d'assister à ce miracle de l'écriture qu'est son dernier ouvrage. Nous sommes restés très proches jusqu'au bout.

Pourquoi dites-vous qu'Un captif amoureux est un miracle ?

Pour toutes sortes de raisons. D'abord sans doute parce qu'il est très différent de tous les livres qu'il a écrits jusque-là. Jean avait mis la barre très haut. Il voulait écrire quelque chose qui ne soit ni un roman, ni un essai, ni un poème, ni une autobiographie, qui serait néanmoins tout cela en même temps et qui mêlerait étroitement le poétique et le politique. À mon sens, c'est aussi un texte autobiographique et la plus belle confession de Jean Genet quant à la place de l'écriture dans sa vie. Ce projet est le dernier livre de sa vie, son testament littéraire, et il y travaille jusqu'à son dernier souffle.

Genet est un homme qui a sur la tête comme des antennes qui captent toutes sortes de choses. Mais il parle à très peu de gens, à la très peu d'amis. Il veut garder intacte la façon qui lui est propre de regarder les réalités humaines, sociales, culturelles et politiques. Si la tragédie palestinienne l'a tellement marqué, c'est qu'elle lui ressemble. Pourtant, il ne

l'aurait pas se rendre en Palestine, ce qui m'avait choquée. Jusqu'au jour où j'ai compris que la Palestine qui l'intéressait, ce n'était pas un territoire avec ses frontières nationales, ses ressources, ses caractéristiques propres ; mais un peuple qui se retrouve exilé, réfugié, nomade, qui refuse l'humiliation et qui continue à défendre son droit à la dignité. Lui-même est un sans patrie, sans logis, il n'a pas d'adresse ni aucune volonté de rien posséder. Il percevait les *fedayins* comme ses frères. Parce que le *fida'i* est quelqu'un qui a fait don de sa vie. Jean insistait sur le caractère intraduisible de ce mot. Dans les bouts de papier que l'exposition nous donne à voir, j'ai été émue de retrouver l'attachement de Jean à cette notion de don, qui exprime à son sens la conjonction du poétique et du politique. Pour lui le marginal, l'ex-taular qui a été mis au ban de la société, cette notion de don revêt une importance capitale.

Qu'est-ce que cette exposition vous a apporté ou appris, vous qui la connaissez si bien ?

Ce qui s'est passé le soir du vernissage aurait bien fait rire Jean Genet. L'inauguration était programmée le 29 octobre, jour où le reconfinement a commencé. La table ronde qui devait accompagner le vernissage a été annulée mais l'exposition s'est bien ouverte ce jour-là, pour se fermer quelques heures plus tard et ce jusqu'à une date inconnue. Nous avons donc eu ce court moment pour nous plonger dans les archives, merveilleusement bien présentées et mises en valeur par l'IMEC et Albert Dichy. J'avais souvent vu Jean écrire sur toutes sortes de bouts de papier, journaux, affiches ou menus de restaurants, mais je n'avais pas idée qu'il gardait tout ça. C'était quelqu'un qui ne voulait rien posséder et conservait ses quelques vêtements et les rares objets auxquels il tenait dans sa valise. Mais je ne connaissais pas ces valises-là et j'ai été bouleversée de les voir ce soir-là et de comprendre qu'il conservait tous ces fragments. Or non seulement il les a gardés, mais il les a réutilisés en les intégrant dans son œuvre en cours. Ce livre est comme une broderie, un tissage de thèmes et motifs. L'exposition nous montre que Jean a voulu sauver tous ces documents, garder la trace de ce qu'on appelle aujourd'hui *un work in progress*, et qui permet à ses lecteurs de l'appréhender au plus près. Le geste de Roland Dumas d'offrir les valises à l'IMEC montre qu'il a bien compris Genet. L'IMEC est le lieu le plus adapté pour conserver ce précieux témoignage d'un ouvrage en train de se faire. L'exposition nous montre en outre à quel point et de quelle façon ce qui l'a maintenu en

vie c'est l'écriture, alors même qu'il avait déclaré qu'il n'écrirait plus.

Y a-t-il un document parmi ceux exposés que vous retiendriez plus particulièrement ?

Les quarante-quatre feuillets dactylographiés commencés dès 1980, qui déploient le délicat travail de montage, collage, assemblage de notes éparées de ce qui ne se nomme pas encore *Un captif amoureux*. Avec des pages découpées et replacées, des annotations dans la

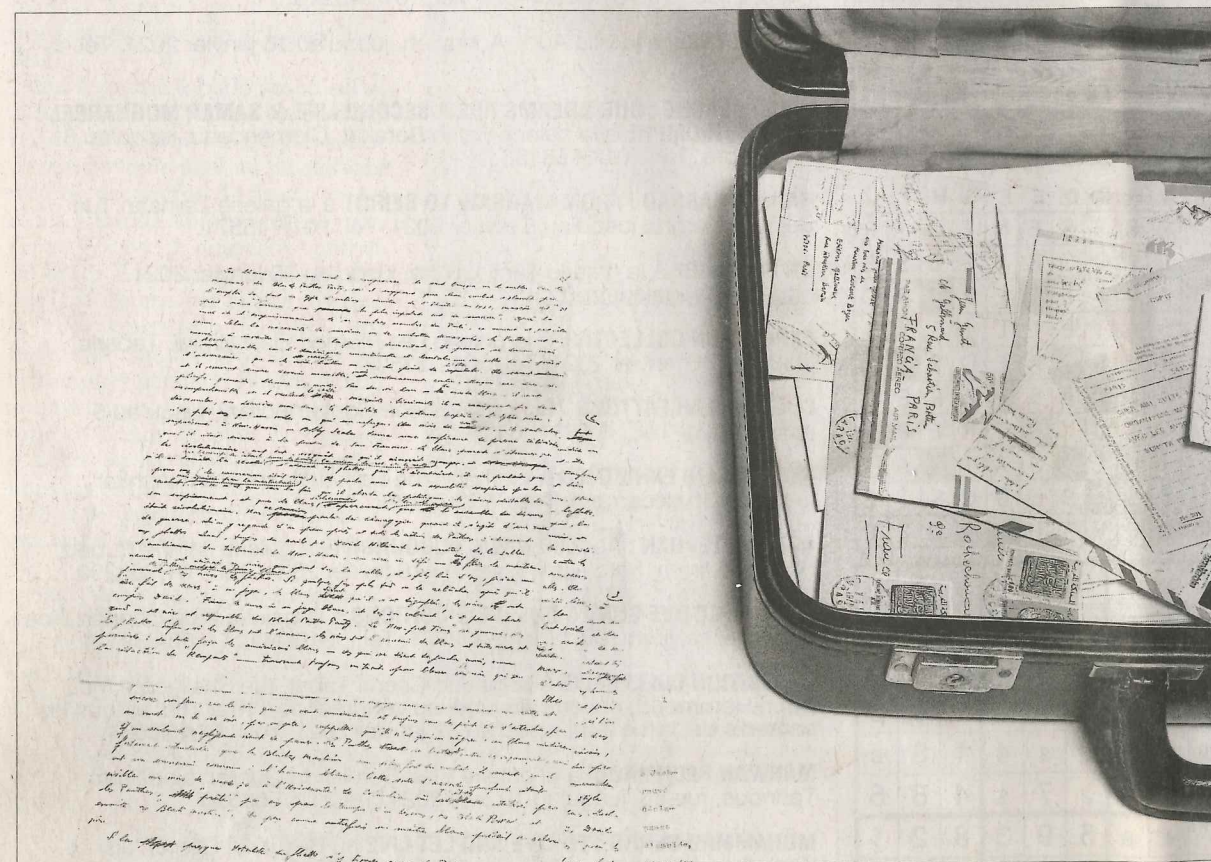
marge, des inserts et des ajouts, des va-et-vient dans l'espace et le temps qui donnent à cette œuvre, la dernière d'un écrivain qui fait face à sa mort, sa structure inédite. Ce livre est un chef-d'œuvre, une victoire sur toutes les souffrances de Jean, sur l'abandon dont il ne s'est jamais remis – n'ayant jamais su que sa mère avait désespérément cherché à le reprendre mais s'était heurtée au refus de l'Assistance publique –, sur ses réclusions. Et puis il y a aussi un texte où il raconte pourquoi il aime tant l'Orient – un Orient qui est pour lui un territoire sans frontières. Enfin, si Beyrouth le touche tant, c'est en raison de son cosmopolitisme, des mélanges dont la ville est porteuse. Cette exposition apporte des tas de documents bouleversants. Elle garde vive la mémoire d'une œuvre et d'un homme. À voir absolument.

Propos recueillis par
GEORGIA MAKHLOUF

EXPOSITION

Lorsque Jean Genet, Albert Dichy et David Bowie se rencontrent...

« Les Valises de Jean Genet » invitent les visiteurs à découvrir l'intimité d'un écrivain mystérieux à travers des manuscrits inédits. Une exposition de l'IMEC (Institut mémoires de l'édition contemporaine), signée Albert Dichy, qui raconte sa relation avec l'auteur.

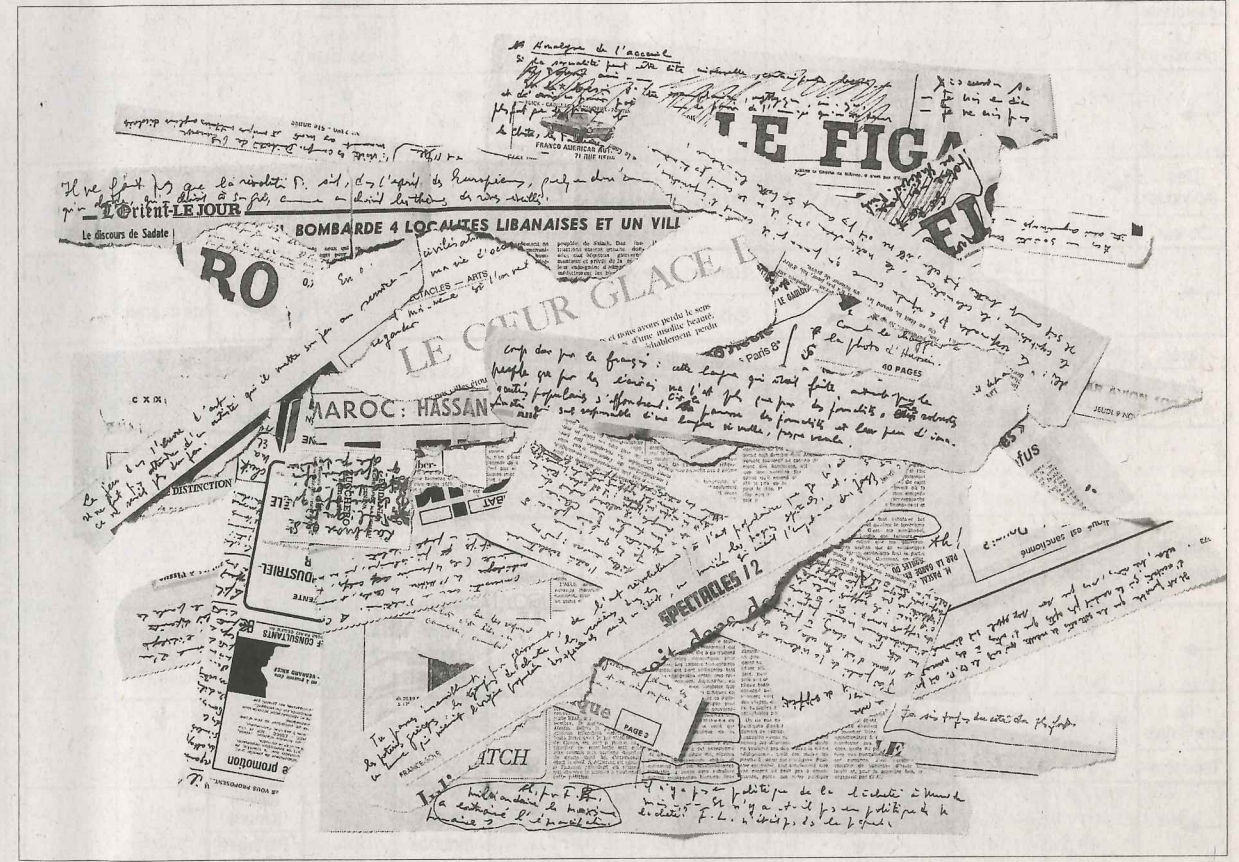


Manuscrit sur les Black Panthers et valise ayant appartenu à Jean Genet. Archives Jean Genet / IMEC

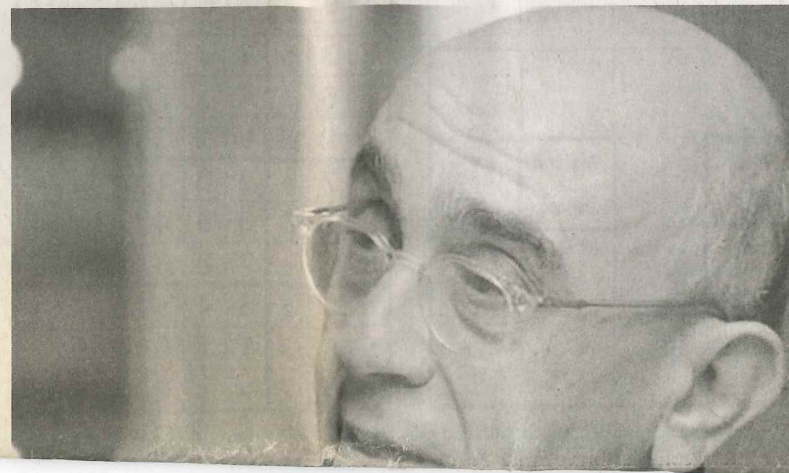
Joséphine HOBEIKA

Albert Dichy, qui est directeur littéraire à l'IMEC et l'un des grands spécialistes de l'œuvre de Jean Genet, a rencontré pour la première fois l'auteur du *Journal d'un voleur* à Beyrouth. « Au début des années 70, alors que je faisais des études de littérature et de philosophie à l'École des lettres, j'ai participé à une réunion politique à laquelle était convié Jean Genet, qui était venu passer quelques jours dans les camps palestiniens. À partir de Beyrouth, il revenait dans diffé-

mée du Levant et devait faire son service militaire en Syrie. Il avait alors débarqué à Beyrouth où il est resté trois jours. Il m'a dit que c'est là qu'il est tombé amoureux du monde arabe, qu'il découvrait. À la fin de sa vie, il y est retourné à de nombreuses reprises, et, en 1982, il se trouvait au Liban pendant les massacres de Sabra et Chatila : il a été le premier Européen à entrer dans les camps, avant que les cadavres ne soient évacués. Il se trouvait avec Leila Chahid, qui était à cette époque-là une des responsables palestiniennes importantes. D'où son texte *Quatre heures*



Notes manuscrites sur divers supports (années 1970-1980). Archives Jean Genet / IMEC



surprise parce que, durant toute sa période politique, l'auteur martelait qu'il avait complètement rompu avec son œuvre littéraire précédente, qu'il ne s'y intéressait plus. Le scénario est plus politisé que le roman, et il donne encore plus d'importance à la question homosexuelle. Ce texte nous était inconnu, et il est terminé, il sera probablement publié », ajoute Albert Dichy, qui a mis en lumière un aspect beaucoup plus intime dans le rapport que Genet entretenait avec l'écriture.

« Ce qui m'a frappé, c'est que les notes que nous avons découvertes sont rédigées sur des supports in-

et n'a rien écrit pendant 3 ans, et puis il a commencé à s'intéresser à la politique. À travers cette trajectoire, il revient à la vie, et ce qui est très émouvant dans les valises, c'est qu'on voit qu'avec le goût de la vie, l'écriture revient en lui, malgré lui, sur des fragments arrachés. Les valises révèlent une sorte de guerre intérieure où, finalement, c'est l'écriture qui gagne, et il finit par rédiger *Un captif amoureux*, son ouvrage testamentaire, à l'aide des documents de sa valise, tout en mentionnant sa bouche cousue. C'est en explorant les valises que j'ai compris ce qu'il voulait dire par là », conclut le commissaire de l'exposi-

en Syrie. J'ai été frappé par le fait qu'il ne jouait pas au grand écrivain en visite chez les indigènes. J'avais rencontré Aragon, à la même époque, qui était venu pour le Festival de Baalbeck

et qui était intervenu à l'université, mais on avait le sentiment qu'il ne voyait personne, une telle hauteur était inaccessible », se souvient celui qui a vécu à Beyrouth jusqu'à l'âge de 23 ans. « Lors de cette réunion organisée sur les Palestiniens, Jean Genet n'a pas souhaité parler de littérature, il ne voulait s'entretenir que de politique. Il s'intéressait aux gens, et il m'a confié qu'il est venu au Liban pour la première fois lorsqu'il avait 18 ans. Pour sortir de la maison de correction où il se trouvait, il s'était engagé dans l'ar-

« Ce qui m'a frappé, c'est que les notes que nous avons découvertes sont rédigées sur des supports invraisemblables, parfois de tout petits papiers »

mais j'ai choisi Genet parce que j'ai pensé que j'apprendrais plus de choses en travaillant sur son œuvre : c'est un auteur qui me faisait un peu peur au début, même maintenant d'ailleurs... Comme beaucoup de gens, je suis rentré dans son œuvre par le théâtre, mais aujourd'hui, c'est surtout son œuvre romanesque qui m'intéresse, particulièrement les dernières, c'est-à-dire les textes qui sont un mélange de littérature et de politique. Ce mélange est tout à fait original et on a peu d'exemples de ce type dans la littérature fran-

qui avait quitté le Liban en 1975, convaincu que le départ est provisoire. À Paris, il poursuit ses études universitaires et engage une thèse sur le théâtre de Genet. « J'hésitais avec Beckett,



Albert Dichy, curieux explorateur des « Valises de Genet ». Photo DR

çaise », constate le directeur littéraire, qui a participé à un centre de documentation autour de Genet, à Paris VII, avant de le faire fusionner avec l'IMEC (Institut mémoires de l'édition contemporaine).

Les archives contemporaines de l'abbaye d'Ardenne

C'est en 1988 que l'IMEC est créé à Paris. Il s'agit d'une institution importante, avec près de 700 fonds d'archives. « Les archives de Genet font partie des tout premiers fonds de l'institut, qui se délocalise en Normandie en 2004, dans l'abbaye d'Ardenne, indique Albert Dichy. Il s'est créé parallèlement aux Archives nationales et à la Bibliothèque nationale de France, et il réunit uniquement les archives d'auteurs contemporains qui n'étaient pas encore considérés à ce moment-là comme suffisamment notoires ou traditionnels pour entrer dans les collections. On a rassemblé de façon pluridisciplinaire des archives auxquelles personne ne s'intéressait : en sciences humaines, en psychanalyse, en sociologie, en philosophie, en nous centrant sur cette grande génération de la pensée française des années 1970 à 2000, avec les archives de Michel Foucault, Jacques Derrida, Althusser, Baudrillard ou encore Edgar Morin... En somme, l'IMEC est à mi-chemin entre l'université et l'institution d'archives traditionnelle. En parallèle, nous avons une programmation de débats, de rencontres avec des écrivains, de colloques et d'expositions », précise Albert Dichy, qui a organisé l'exposition sur Genet en tant que directeur littéraire et spécialiste de son œuvre.

Au cœur du projet, deux valises qui renferment une quinzaine d'années d'écriture à partir de 1967. « Si Genet a passé les dernières années de sa vie au Maroc, il a énormément voyagé, et il trimbalait son bureau ambulant un peu partout. Tout y est en vrac, et on a l'impression de se retrouver devant une sorte de caverne de Ali Baba : différents matériaux de travail y sont rassemblés. On ne comprend pas très bien pourquoi certains éléments ont été conservés, entre les notes éparses, les projets de livres, les factures d'hôtel, les papiers administratifs, les ordonnances qu'il volait à des médecins, car il était un grand consommateur de somnifères...

Et bien sûr, le manuscrit *Un captif amoureux*, qui est sorti à la fin de sa vie. Quinze jours avant sa mort, Genet a confié deux valises et une serviette à Roland Dumas qui était son avocat et avec qui il entretenait des liens privilégiés depuis la guerre d'Algérie. Ce dernier a finalement remis ces précieux documents à l'IMEC, à la fin de l'année dernière, et nous avons décidé de les exposer », explique l'auteur de *Jean Genet, matricule 192.102 : chronique des années 1910-1944* (Gallimard, 2010).

« Finalement, c'est l'écriture qui gagne »

Albert Dichy tient à souligner l'émotion qui a accompagné la découverte de ces textes inédits et improbables, dont l'un, présenté dans l'exposition, est rédigé sur une coupure de journal extraite de *L'Orient-Le Jour*. « On y retrouve les traces de ses engagements auprès des Black Panthers ou des Palestiniens, qui sont les deux mouvements qu'il a principalement soutenus. Contrairement à d'autres intellectuels européens, Genet ne faisait pas de déclarations, mais il accompagnait les mouvements qu'il soutenait, il allait sur place. Au-delà du soutien intellectuel, il s'impliquait personnellement, allant même peut-être jusqu'à une « implication amoureuse », formule qu'il utilise dans *Un captif amoureux*. On retrouve tout ce parcours dans ses notes inédites qui constituent des écrits à chaud, sur le terrain, dans les camps de réfugiés et dans les ghettos noirs. Nous avons jusque-là des articles publiés sur ces deux mouvements ou une récapitulation ultérieure dans son dernier roman, mais ce qu'on a trouvé de nouveau est extrêmement précieux », indique l'archiviste avec enthousiasme.

D'autres découvertes sont encore plus inattendues. Dans la dernière partie de sa vie, Jean Genet s'intéressait au cinéma, et un scénario de film avait même vu le jour. « Je savais que Genet avait un autre projet en tête, mais j'ignorais qu'il l'avait vraiment écrit, à la demande de David Bowie, qui rêvait de jouer le rôle de Divine, le personnage de son premier roman, *Notre-Dame des Fleurs*. Le chanteur avait convaincu un producteur anglais de tourner le film. Or, nous avons retrouvé le scénario de ce film, ce qui est une

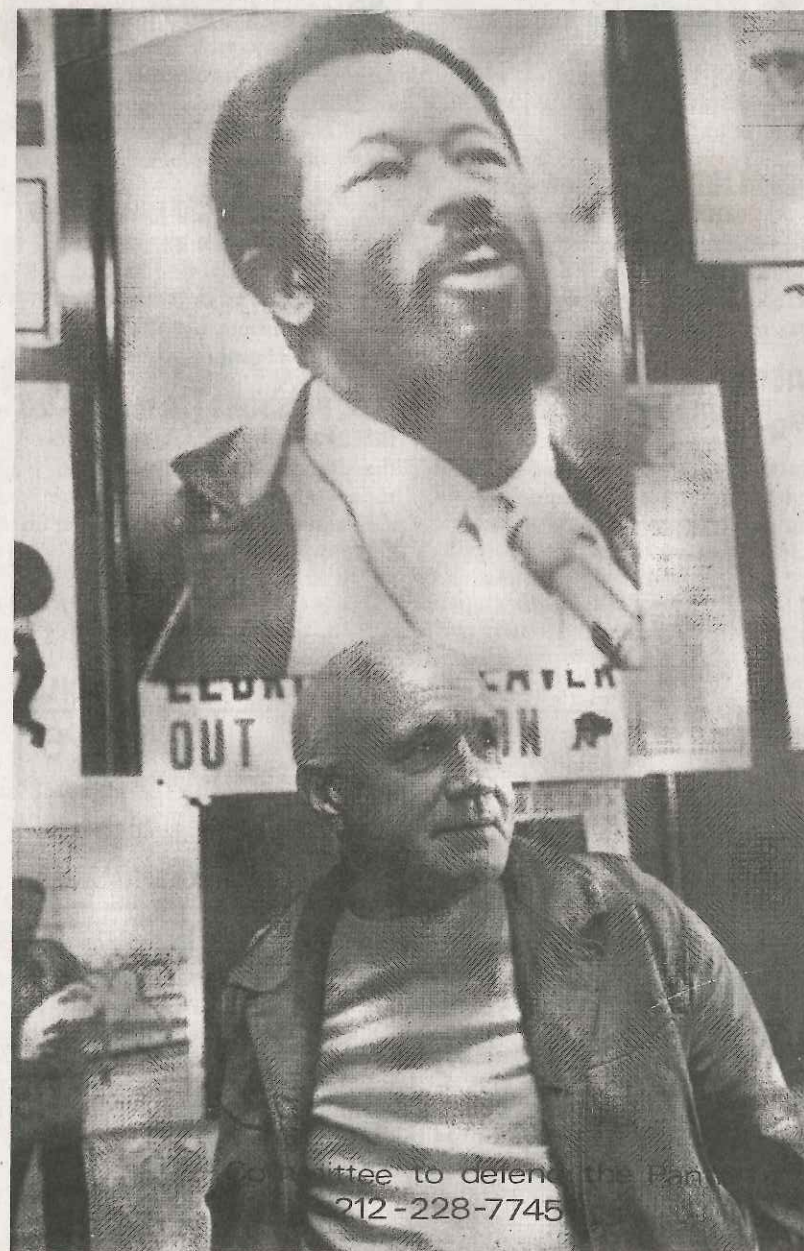
tits papiers. On a trouvé un bloc-notes où toutes les pages sont vierges, sauf la couverture qui est entièrement remplie d'annotations. Je me suis rendu compte que cela correspondait à l'accident biographique important de la vie du dramaturge qui a beaucoup souffert du suicide de son compagnon Abdallah pour lequel il avait écrit *Le Funambule*, un texte magnifique. Le jeune homme est tombé deux fois du fil et il a dû cesser cette activité ; ils s'est finalement suicidé en 1967. Genet, qui avait encouragé son ami à pratiquer le funambulisme, s'est senti responsable et a décidé de ne plus écrire. Il a fait vœu de silence

« Les Valises » révèlent une sorte de guerre intérieure où, finalement, c'est l'écriture qui gagne, et il finit par rédiger « Un captif amoureux », son ouvrage testamentaire »

et d'Adonis.

« Les Valises de Jean Genet » ont reçu jusqu'ici un accueil très positif ; les adeptes de cet auteur aux multiples visages, et tous ceux qui sont touchés par sa marginalité et ses rapports tortueux avec l'écriture pourront les découvrir jusqu'au 27 mars à l'abbaye d'Ardenne, à quelques kilomètres de Caen. Le catalogue de l'exposition a été publié aux éditions de l'IMEC.

livre de souvenirs autour de l'autre grand auteur qui a marqué sa vie, Georges Schéhadé. Les archives du poète libanais se trouvent à l'IMEC, tout comme celles d'Andrée Chédid, de Vénus Khoury-Ghata



« Here and Now for Bobby Seale », brochure publiée par le Committee to Defend the Panthers, New York, septembre 1970. Archives Jean Genet / IMEC



Jacky Maglia. Portrait de Jean Genet (1970-1980). Archives Jean Genet / IMEC

Jean Genet, quelle valigie cariche di appunti e acrobazie

- Silvia Nugara, 22.12.2020

ITINERARI CRITICI. Una di cuoio nero e l'altra di skaï marrone, accompagnarono lo scrittore negli ultimi vent'anni della sua vita dagli alberghi ai campi profughi e i ghetti. Dieci giorni prima di morire, nel 1986, lo scrittore le affidò all'avvocato e confidente Roland Dumas. L'Imec di Parigi ha organizzato le carte, ora in una mostra e in un volume. Note scritte su ogni foglietto utile, dal frammento di giornale alla bustina di zucchero, aforismi, citazioni, pro-memoria, frasi o passi con in mente un progetto

Di Jean Genet, scrittore e reietto che nell'abiezione trovò l'ascesi - tanto che Sartre lo ribattezzò Santo Genet - si potrebbe dire che è stata una figura funambolica, in bilico tra spinte antisociali e impegno politico, tra distruzione e reinvenzione della società, della lingua francese, degli affetti... se non fosse che la metafora è infelice. Infatti, la relazione amorosa forse più intensa e di sicuro più tragica dello scrittore fu quella che intrecciò dal 1955 con Abdallah Bentaga, un acrobata di trent'anni più giovane, morto suicida il 12 marzo 1964. Dopo quel gesto disperato, Genet comunica agli amici di non voler più scrivere. Nel momento in cui le sue pièce, in particolare *Le serve* e *I paraventi*, girano il mondo, lui rinuncia alla ribalta letteraria. Poi, nel maggio 1967, viene trovato incosciente in una camera d'albergo a Domodossola dopo aver tentato a sua volta il suicidio ingerendo una forte dose di Nembutal. Ma si salva e ricomincia a viaggiare con alcune inseparabili valigie destinate a diventare leggendarie. E il cui contenuto ci è oggi finalmente rivelato.

A RIMETTERLO AL MONDO, negli anni della contestazione giovanile, è la scoperta del Giappone, sono le cause dei movimenti studenteschi che lo sollecitano e vivificano. Nel 1968 vola negli Stati Uniti per conto di *Esquire* che gli commissiona un reportage sulle manifestazioni pacifiste. Iniziano così gli anni della militanza antimperialista che lo porteranno per lunghi periodi a fianco delle Black Panthers e della rivoluzione palestinese in Medio Oriente. La presa di distanza dal mondo editoriale non gli impedisce di tenere conferenze e pubblicare articoli. Ma c'è anche dell'altro. Il «mito del silenzio» di Genet trova ora la sua smentita definitiva nel contenuto delle due valigie, una di cuoio nero e l'altra di skaï marrone, che accompagnarono le peregrinazioni del «voleur» negli ultimi vent'anni della sua vita. Dieci giorni prima di morire, nel 1986, lo scrittore le affidò all'avvocato e confidente Roland Dumas che solo di recente ha deciso di cederle all'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine littéraire).

SU INIZIATIVA del suo direttore letterario Albert Dichy, studioso di Genet, l'istituto ha organizzato le carte e le ha presentate in una mostra e in un volume intitolati *Les Valises de Jean Genet. Rompre, Disparaître, Écrire*. La mostra ha avuto solo il tempo di inaugurare a fine ottobre per essere subito costretta alla chiusura dalle misure anticovid. Il chiostro presso Caen dove ha sede l'istituto con tutti i suoi appassionanti fondi archivistici - da Colette a Fanon, da Violette Leduc a Irène Némirovsky, da Baudrillard a Rohmer - potrebbe riaprire le porte in primavera, ma, al momento è possibile procurarsi il libro, il che non è poco.

Si tratta di un'opera a sé, ricca di immagini e trascrizioni di documenti, porta aperta sull'«atelier portatile» di un artista nomade, testimonianza della «lotta tra uno scrittore che non vuole più scrivere e la scrittura che prende il sopravvento». Come spiega Dichy, infatti, «per circa vent'anni, da una camera d'albergo all'altra, dal campo profughi di Chatila alla Goutte-d'Or, dai ghetti neri americani alla cittadina di Larache in Marocco, Genet raccoglie e porta con sé i materiali di un'opera sognata a cui consegna tutta la sua vita, dalla giovinezza perduta alle ultime peripezie politiche».

COME NEI SUOI LIBRI, l'autore di *Notre-Dame-des-Fleurs* in quelle valigie mescola tutto, vita e arte. Ci sono conti, false prescrizioni di Nembutal, indirizzi e numeri di telefono – Huey Newton, James Baldwin, Jane Fonda, Foucault, Derrida – ricevute degli alberghi in cui viveva da senza fissa dimora, volantini di alcune conferenze tenute negli USA e qualche lettera scelta, ricevuta o inviata, come quella con cui risponde a Roland Dumas che gli chiedeva di aiutarlo a comprendere il movente di una coppia di ladri omicidi di cui doveva garantire la difesa, un vero e proprio saggio sulla sovversione dell'ordine sociale. E poi ci sono gli appunti scribacchiati su ogni pezzo di carta utile, dal frammento di giornale alla bustina di zucchero, aforismi, citazioni, pro-memoria, frasi o passi interi scritti con in mente un progetto. «Non esiste virilità al di fuori di questa: la traccia nera sulla nazione bianca. E la donna nera contribuisce a questa traccia» appunta su un foglio volante e sedici anni dopo, questa sentenza, modificata, sembra trasparire in filigrana da un passo dell'opera postuma *Un captif amoureux* (1986): «i Neri erano i caratteri sul foglio bianco dell'America».

L'EX LADRO che ha tradito il carcere e la miseria per scrivere, ha con la scrittura un rapporto conflittuale: «Quando? A che punto? Secondo una traiettoria che sembrava infrangibile avrei dovuto proseguire la mia vita di miseria, di furto quanto meno, forse di omicidio e magari di ergastolo – o anche di più. Questa traiettoria sembra essersi infranta. Ed è questo che mi ha sottratto l'innocenza. Ho commesso il crimine di sfuggire al crimine, di sfuggire alle persecuzioni e ai rischi conseguenti. Ho detto chi sono invece di vivere, e dicendo chi sono, non lo sono più stato. Irrecuperabile». Lui che in un'intervista dichiarava di aver iniziato a scrivere in carcere per poterne uscire, quando è libero sente che l'editoria è una compromissione con una società che rifiuta perché da essa è stato rifiutato in quanto figlio illegittimo, povero e pederasta. Ma rinunciare a pubblicare non significa smettere di scrivere, anzi usare la parola in aiuto ai «dannati della terra» è forse per Genet una forma di riscatto.

IL VOLUME DI DICHY organizza per capitoli quanto emerge da queste valigie di Ali Baba: riflessioni sulla pena capitale, sul rifiuto della triade lavoro-patria-famiglia, sul sogno rivoluzionario, sull'intreccio di passione poetica e politica che lo attrae alla causa palestinese, pagine in cui razionalizza il sostegno ai Black Panthers ma ne critica il gergo perentorio e il gusto esacerbato per la protesta spettacolare. Ci sono le bozze con le versioni de *La Sentence*, meditazione su crimini, sanzioni e tortura che Gallimard ha dato alle stampe nel 2010 e un testo relativamente compiuto del 1978 intitolato *La lumière et l'ombre* in parte confluito nel *Captif amoureux*.

In un articolo sul *Nouvel Observateur*, François Reynaert che fu il primo cronista a recarsi all'alberghetto dove Genet fu ritrovato senza vita il 15 aprile 1986, ha rievocato l'emozione di quel giorno in cui rischiò di ritrovarsi per le mani una terza valigia. L'albergatore non vedeva l'ora di disfarsi delle tracce dello scandalo, lo invitò a prendersi i libri rimasti al capezzale e poi attirò la sua attenzione su un piccolo bagaglio. Lo aprirono insieme e quel che ne venne fuori fu un manoscritto: «Non posso prenderlo, è troppo importante» e chiamò l'editore di Genet. Gallimard era già al corrente e *Le Captif amoureux* uscirà di lì a poco, postumo, secondo la volontà dell'autore.

DI QUELLE VALIGIE, tra i cultori dello scrittore, si è favoleggiato a lungo e ben pochi, oltre a Dichy, avevano finora avuto il privilegio di esplorarne il contenuto. Tra questi, qualche anno fa, Marguerite Vappereau, amica di famiglia di Dumas, autrice di una tesi di dottorato in storia del cinema intitolata *Jean Genet, la tentation du cinéma*. Ben due, infatti, le sceneggiature inedite che il regista di *Un chant d'amour* conservava in questi scrigni: *La Nuit venue*, scritta tra il '76 e il '78, racconta di un giovane marocchino che, disgustato da un episodio di razzismo subito sul treno che lo porta in Francia, torna in patria prima di raggiungere la meta.

Ma la chicca è *Divine*, scritta nel 1975 su richiesta di David Bowie e del produttore Christopher Stamp, fratello dell'attore Terence. Si tratta di una rilettura del romanzo d'esordio *Notre-Dame-des-Fleurs*, ambientata tra l'Occupazione e la Liberazione e incentrata sul mito di Divine, personaggio di folle che Bowie avrebbe voluto interpretare. Un vero oggetto del desiderio inesaudito destinato a rimanere tale per sempre.

BEAUX
LIVRES

ELLE

24 décembre 2020



Jean Genet en 1955

MOTS VALISES

PAR MARGUERITE BAUX

En avril 1986, quelques mois avant sa mort, Jean Genet apportait à son avocat et ami Roland Dumas deux valises.

« Vous en ferez ce que vous voulez », lui dit-il, amaigri et affaibli par la maladie. Pendant plus de trente ans, Roland Dumas les a conservées sans les ouvrir. L'une marron, l'autre noire, elles révèlent aujourd'hui leur contenu et entrent dans les collections de l'Imec, l'Institut Mémoire de l'édition contemporaine, qui leur consacre une exposition à venir et un beau catalogue, sobre et émouvant. Notes sur du papier à lettres d'hôtel, brouillons, listes, tracts, lettres et même un scénario de « Notre-Dame-des-Fleurs », écrit pour David Bowie ! Reproduits en fac-similé et le plus souvent sans date, ces documents dévoilent un secret, derrière leur apparent désordre. Après la mort en 1964 d'Abdallah Bentaga, qui lui avait inspiré « Le Funambule », Genet avait juré de ne plus écrire. Ce que montrent ces valises, c'est qu'à partir de 1968, observe Albert Dichy dans la préface, « quelque chose se produit qui est plus fort que lui : le désir d'écrire revient avec une force qui échappe à sa volonté ». Pendant vingt ans, Genet

écrit donc en secret avant de jeter ses forces dans son dernier livre, « Un captif amoureux », qu'il prévoyait posthume. « Il ne faut pas attendre d'un artiste qu'il mette son jeu au service — ce ne serait plus du jeu », lit-on sur un lambeau de papier. Ailleurs, un éloge de Charles Mingus, un texte sur la cause palestinienne, les Black Panthers, la Fraction armée rouge. Entre journal intime et pensée politique, ils offrent un portrait en mouvement de l'écrivain nomade, qui n'emportait avec lui rien d'autre que ces deux valises — comme un passeport inespéré pour le rattraper dans son voyage.

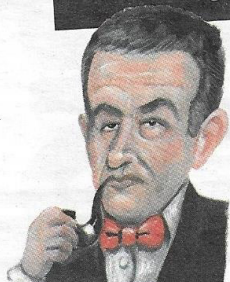
« LES VALISES DE JEAN GENET », d'Albert Dichy (IMEC, 216 p.).

LES VALISES DE JEAN GENET

Albert Dichy



Dans le jacuzzi des ondes



GENET AU BALCON

PHILIPPE LANÇON

En avril 1986, quelques jours avant sa mort, Jean Genet dépose deux valises pleines de papiers chez son avocat Roland Dumas. Lequel, avant d'avoir la carrière politique, amoureuse et délicateuse que l'on sait, a été, entre autres, avocat de militants du FLN et défenseur de la cause palestinienne : la vie d'un homme comme ça est plus longue et compliquée que la mémoire de ceux qui, sur la base de ses fautes, finissent par le juger. À Dumas, Genet dit : « Merci de prendre soin de mes manuscrits. Vous en ferez ce que vous voulez. » Ils auraient dû être exposés jusqu'au 31 janvier en Normandie, dans l'abbaye d'Ardenne, à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (Imec). Comme le virus fait barrage, on peut se rabattre sur l'excellent catalogue¹ fait par Albert Dichy, grand spécialiste de « l'ennemi déclaré ». C'est comme une boîte de chocolats aux saveurs violentes et délicates. Plutôt que de la mettre au pied d'un sapin de Noël, fête qui ne correspond guère au cœur de Genet, c'est au réveillon cette année interdit, clandestin, qu'il est préférable de l'offrir à ceux qu'on aime assez pour introduire en eux quelque menace. Le loup Genet entre chez ceux qui prétendent tenir une bergerie.

Il écrit toujours à la main, sur toutes sortes de papiers, d'enveloppes, de carnets, et tout cela voyage avec lui de chambre d'hôtel en chambre d'hôtel, de pays en pays, chez les uns, chez les autres, pour atterrir dans ces deux valises. Ces échantillons de prose, inédits, constituent le petit atelier ambulancier de l'écrivain sans domicile fixe et du militant. Militant, mais de quelle sorte ? Dans un texte consacré à l'incroyable injonction pétainiste (travail, famille, patrie),

Ses cadeaux sont explosifs, donc inconfortables

Genet écrit : « Il faut admettre ceci : je me trouve sans remords, au contraire, très à l'aise, de n'avoir jamais rien foutu. Que j'ai vécu toute ma vie de la sueur des autres ne me trouble pas plus que mes sueurs n'auraient troublé le monde du travail. J'aurai vécu hors de la famille avec allégresse. Le ridicule des familles ne m'échappe pas. Les drames familiaux ne me causent aucune peine. Quant aux patries j'y crois mais je me sais hors d'elles. Je n'ai pas eu à échapper aux responsabilités d'un groupe national et je n'ai jamais connu le sentiment de solidarité à l'intérieur d'une patrie ni les devoirs qu'il impose – paraît-il. C'est donc sous la lumière – ou l'éclair si l'on veut ! – non du « travail » mais du jeu, non de la « famille » mais de la pederastie, non de la « patrie » mais de ma solitude que j'écris. »

Genet écrit donc ici sur la loi, la peine de mort, la délinquance, la violence terroriste, la brutalité sociale, les Black Panthers qu'il rejoint en 1970. Ce qu'on lit est critiquable ; ce n'est jamais anodin. Au principe de tout, il y a une révolte intime, et la manière dont, par la langue, elle réfléchit l'esprit révolutionnaire. Sur les Blancs et les Noirs, il écrit ceci, qui semble annoncer les positions de certains mouvements racialisés et féministes contemporains : « Puisque nous savons qu'en tout homme il y a des zones d'ombre où il n'a pas directement accès, je veux dire qu'il existe en lui une part d'incontrôlable, les Noirs devraient se méfier du Blanc, même de celui qui montre la meilleure foi. Le Blanc le plus engagé dans la révolution appartient encore au monde des maîtres, et la façon qu'il utilisera pour faire la révolution dans ce monde peut l'écarter des Noirs. De cette observation, j'en retirerai une autre : dans la révolution noire, aucun Blanc ne pourra imposer une stratégie révolutionnaire, parce qu'à certains moments il pourrait dévier, et demeurer sans contrôle, ni de lui ni des Noirs. » Genet, c'est le contraire de Twitter : il ne faut pas compter sur lui pour se donner bonne conscience. Ses cadeaux

CHARLIE HEBDO

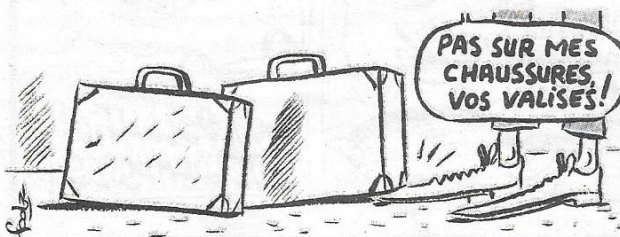
30 décembre 2020/ N°1484

pederastie, non de la "patrie" mais de ma solitude que j'écris. »

Genet écrit donc ici sur la loi, la peine de mort, la délinquance, la violence terroriste, la brutalité sociale, les Black Panthers qu'il rejoint en 1970. Ce qu'on lit est critiquable ; ce n'est jamais anodin. Au principe de tout, il y a une révolte intime, et la manière dont, par la langue, elle réfléchit l'esprit révolutionnaire. Sur les Blancs et les Noirs, il écrit ceci, qui semble annoncer les positions de certains mouvements racialisés et féministes contemporains : « Puisque nous savons qu'en tout homme il y a des zones d'ombre où il n'a pas directement accès, je veux dire qu'il existe en lui une part d'incontrôlable, les Noirs devraient se méfier du Blanc, même de celui qui montre la meilleure foi. Le Blanc le plus engagé dans la révolution appartient encore au monde des maîtres, et la façon qu'il utilisera pour faire la révolution dans ce monde peut l'écarter des Noirs. De cette observation, j'en retirerai une autre : dans la révolution noire, aucun Blanc ne pourra imposer une stratégie révolutionnaire, parce qu'à certains moments il pourrait dévier, et demeurer sans contrôle, ni de lui ni des Noirs. » Genet, c'est le contraire de Twitter : il ne faut pas compter sur lui pour se donner bonne conscience. Ses cadeaux sont explosifs, donc inconfortables.

Ces temps-ci, on nous rappelle que le virus est un organisme qui ne cesse de muter. La langue aussi est un virus et celle de Genet, l'une de ses plus sauvages, de ses plus éclatantes mutations. La phrase classique est mise au service de la révolution ; et elle ne cesse de muter, d'objet en objet, au point de ne pouvoir être domestiquée par qui ce soit. On ne le sent jamais aussi bien qu'en découvrant ces feuilles volantes. Elles sont vouées à ce vent qui, en passant sur la ville comme un essaim de méticuleuses sorcières, enlève perruques, chapeaux, parapluies et toitures. ●

1. Les Valises de Jean Genet (Imec, 30 euros).





JEAN GENET SE FAIT LA VALISE

Philippe Forest

Jean Genet

Romans et poèmes

Édition établie par Emmanuelle Lambert et Gilles

Philippe, avec Albert Dichy

Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1648 p.,
65 euros

Albert Dichy

Les Valises de Jean Genet. Rompre, disparaître, écrire
IMEC, « Le lieu de l'archive », 213 p., 30 euros

L'œuvre et la personne de Jean Genet reviennent aujourd'hui vers nous sous la forme de deux très beaux livres auxquels, en dépit de leurs différences, le lecteur ne manquera pas de trouver quelques ressemblances – ressemblances au demeurant assez accessoires mais qui sautent soudain aux yeux et desquelles on peut tirer un peu matière à penser ou à rêver.

■ Le lecteur d'*artpress*, certainement, n'ignore pas les fameuses « valises » dans lesquelles il arriva à Marcel Duchamp de rassembler, au sein de sortes de « cabinets de curiosités » portatifs, des documents, esquisses, fac-similés, répliques, et autres artefacts relatifs notamment à son *Grand Verre*. Ce même lecteur, sans doute, connaît également les « valises » que, sur le même principe, réalisa plus tard Raymond Hains et auxquelles il confia le matériel dont procédait son travail sur les textes, les signes et les images, reliés les uns aux autres par la logique farceuse de l'analogie, du calembour ou du coq-à-l'âne. Bien sûr, je ne crois pas une seule seconde que Jean Genet ait eu tout cela en tête. Il n'empêche qu'il est difficile de ne pas y penser en découvrant avec émerveillement l'ouvrage qu'Albert Dichy, l'un des plus éminents connaisseurs de l'auteur, propose aux éditions de l'Institut Mémoire de l'édition contemporaine – dont il est également directeur littéraire –, et qui présente au lecteur l'inventaire, le commentaire du contenu des deux valises qu'un beau jour d'avril 1986, Jean Genet déposa chez Roland Dumas et dans lesquelles il recueillait l'essentiel de ce qu'il avait écrit entre 1967 et 1982, pendant la longue période où il ne publia pas. Un formidable fourre-tout à l'intérieur duquel se retrouvent en vrac de rares et minces manuscrits, de la correspon-

dance, des coupures de presse, des notes d'hôtel ; des bouts de papier avec quelques mots griffonnés et qui ont l'air de « paperolles » proustiennes pour lesquelles manquerait le roman auxquelles elles se rapportent. « Que retenir de ces histoires ? demande Dichy. Peut-être ceci : on croit ordinairement que les bagages servent à transporter, de façon commode, effets, objets et documents d'un lieu à l'autre. Mais les valises de certains écrivains traversent une matière bien plus mystérieuse que l'espace : le temps. »

Avec leur brillant étui de carton glacé duquel le lecteur les tire, leur reliure de cuir qui leur donne l'apparence précieuse de délicats articles de maroquinerie, les volumes de la Bibliothèque de la Pléiade peuvent aisément faire penser à de petites valises aussi, faciles à transporter en raison de leur format, d'une contenance énorme en dépit de celui-ci et grâce au papier Bible sur lequel sont imprimés les textes qu'ils rassemblent et qui sont destinés à traverser le temps. Près de vingt ans après *Théâtre complet*, la Pléiade met à la disposition du lecteur *Romans et poèmes*, nouveau volume et deuxième valise dans lesquels chacun découvrira, s'il en était besoin, pléthore de preuves établissant quel immense écrivain fut Jean Genet.

UN PLAISIR SANS FIN

Où donner de la tête et comment procéder au déballage quand une pareille profusion de raretés et de splendeurs s'offre à soi ? Le plus simple est peut-être de commencer par la fin de *Romans et poèmes* car elle peut également servir de préambule explicatif à l'inventaire auquel invite *les Valises de Jean Genet*. En marge des *Fragments* qui figurent dans les appendices par lesquels se termine la Pléiade, l'éditeur a choisi de donner le brouillon d'une lettre adressée par Genet à Sartre et dans laquelle, à l'intention du philosophe, le romancier s'explique au sujet de son homosexualité qu'il lui présente comme relevant d'« un refus de continuer le monde », refus qui ouvre à la perspective, déclare Genet, d'« un plaisir sans fin ». Entendez : insusceptible de jamais s'achever et dépourvu de toute finalité. Ce qui, logiquement, va assez bien ensemble. La légende raconte, on le sait et rien n'exclut qu'elle dise vrai, comment l'énorme ouvrage consacré par Sartre à Genet et qui devait

constituer la préface à l'édition de ses œuvres complètes, le *Saint Genet, comédien et martyr* paru en 1952 et qui contribua grandement à la notoriété planétaire de l'écrivain, fut reçu par lui avec un sentiment de stricte sidération. Le mythe s'impose alors de l'auteur scandaleux, voleur et pédéraste – j'emploie ce terme car c'est celui dont usent Sartre et Genet –, traître, paria et poète. Ainsi mis à nu, percé à jour, le ressort révélé et démonté dont procédait son œuvre, Genet aurait soudainement perdu le goût à ajouter quoi que ce soit à ce qu'il avait déjà écrit, s'enfonçant ainsi dans une sorte de silence stupéfié.

DESCRIPTION PHÉNOMÉNOLOGIQUE

La simplification est abusive. Car Genet ne se tait pas tout à fait. Sa parole passe sur la scène où seront portés *le Balcon*, *les Nègres* et *les Paravents*. Ce qui, chacun en conviendra, n'est pas tout à fait rien. Et juste après sa mort paraîtra en guise de testament *Un captif amoureux*. Quant au silence auquel Genet consentit, il y a tout lieu de penser que, plus que par la lecture de Sartre, il fut causé par des motifs intimes – au premier rang desquels le suicide de son amant en 1964. Et si, pendant vingt ans, Genet ne publia plus, prenant fait et cause pour la lutte des Palestiniens ou pour celle des Noirs d'Amérique, y consacrant son énergie, il n'arrêta pas pour autant d'écrire à sa manière et comme en témoignent les papiers qu'il laissa.

C'est une expérience très étrange que celle qui consiste, comme je l'ai fait, à lire en même temps et en parallèle le *Saint Genet* de Sartre – que je ne connaissais que de seconde main – et les romans dont, en principe, il constitue la glose monumentale – romans que, en ayant lu certains adolescent, j'avais tout à fait oubliés, me rappelant cependant comment, découvrant *Notre-Dame-des-Fleurs* à quatorze ou quinze ans, je m'étais arrêté incrédule devant cette phrase : « Ta verge traversait ma bouche avec l'âpreté mauvaise d'un clocher crevant un nuage d'encre, une épingle à chapeau un sein. » C'est un signe certainement – mais de quoi ? – que de n'avoir pas oublié, quarante ans après, quelques lignes que l'on avait lues autrefois.

L'étonnement, aujourd'hui, vient du peu de rapport qui existe entre le texte de Genet et le commentaire qu'en propose Sartre – sauf



Valise ayant appartenu à Jean Genet.

(Archives Jean Genet/IMEC ; © Michaël Quémener)

89

dans les dernières pages de son essai qui sont aussi les meilleures. On a rarement vu d'aussi bel exemple de la manière dont la philosophie, soucieuse seulement d'elle-même, arraisonne la littérature et la soumet à sa mécanique manière de penser. La formidable intelligence de Sartre, bien entendu, n'est pas ici en cause. Plutôt : la façon dont il décide de donner le nom de Genet au personnage qu'il crée de toutes pièces afin de proposer de lui ce qu'il présente comme une « description phénoménologique » mais qui a toutes les apparences d'un roman un peu pontifiant dans lequel, contre toutes les convictions qu'il défend autrement, l'auteur applique à son héros une arrogante dialectique, allant jusqu'à lui donner de comiques leçons de lucidité et même de virilité, exprimant au passage toutes sortes de conceptions assez stéréotypées relatives à la féminité, à l'homosexualité dont on ne peut s'empêcher – aussi facile que cela soit – d'interroger la fascination qu'elles trahissent.

Le drame originel de Genet, explique Sartre, fut d'« être nommé » par une société qui lui infligea l'opprobre de mots tels que ceux de « voleur » ou de « pédéraste » dont, par un retournement au fond très baudelairien, l'écrivain choisit de faire ses titres de gloire. Mais la rhétorique à laquelle a recours le philosophe vient, au fond, redoubler le procédé qu'il dé-

nonce et autant que le prêtre ou le juge, le professeur enferme le romancier dans la prison qu'il construit à grand renfort de références, à coups de concepts enchaînés les uns aux autres par le jeu systématique et un peu scolaire de ses thèses et de ses antithèses. Comme toujours, Georges Bataille voit juste. Dans le texte qu'il consacre à *Saint Genet* et par lequel se conclut *la Littérature et le Mal*, il salue l'entreprise de Sartre mais ne manque pas de souligner « la pénible assurance », l'étouffante « agressivité » qu'elle exprime et qu'elle ressasse. On conçoit que, devant une pareille opération dont il fut la victime autant que le bénéficiaire, Genet ait éprouvé le besoin de se faire la belle.

L'ASTRE DES MORTS

Je reviens à la lettre de Genet à Sartre : « Dans l'enfance, un traumatisme bouleverse l'âme. Je pense qu'il se produit alors ceci : après un certain choc, je refuse de vivre, mais, incapable de penser ma mort en termes clairs, rationnels, je la vis symboliquement en refusant de continuer le monde. » De ce refus qui apparente Genet aux grands révoltés du romantisme et qu'il n'y a pas lieu de traiter avec la condescendance que Sartre lui témoigne, tout se déduit. Genet prend le parti du Mal. C'est-à-dire : de l'impossible. Celui de la liberté aussi. Ne consentant pas à donner raison à un

monde au sein duquel il ne veut pas de place. À chacun ses manies ! Son premier poème, raconte Genet, il l'écrivit en mémoire d'une petite fille qu'il avait vue mourir. Tous ses livres, d'une manière ou d'une autre, il les dédie à des disparus, assassins d'enfants et eux-mêmes enfants assassinés, amants promis à l'apothéose de l'échafaud ou bien scandaleusement soustraits à la vie. Cela va, cela vaut de *Notre-Dame-des-Fleurs* aux *Fragments* de la fin en passant par *le Condamné à mort*, *Miracle de la rose* et, bien entendu, *Pompes funèbres*, inspiré par le souvenir de Jean Decarnin, le jeune résistant tombé lors de la Libération de Paris et dont la mise en terre rime dans le roman avec celle de l'enfant auquel sa fiancée vient de donner le jour. « Je suis son tombeau. La terre n'est rien. Mort. Les vers et les vergers sortent de ma bouche. La sienne. »

Toujours dans *Pompes funèbres*, Genet s'explique : « L'erreur intéresse le poète, puisque l'erreur seule enseigne la vérité. » On n'a pas manqué, on ne manque pas de faire la leçon à Genet sur le terrain de la morale, de la politique ou même de la métaphysique. Mais ses erreurs constituent comme la condition de la vérité qui retentit dans ses livres et sur laquelle restent sans prise les sermons bien intentionnés de ses admirateurs comme ceux de ses contempteurs. « Ivre de vie, de violence, de désespoir », Genet confie : « Depuis que j'écris ce livre tout entier dévoué au culte d'un mort, dans l'intimité de qui je vis, je connais une sorte d'exaltation qui me précipite, voilée par l'alibi de la gloire de Jean, vers une vie de plus en plus intense, de plus en plus désespérée, vers plus d'audace. »

À la vérité de Genet, il n'y a rien à ajouter ni à retrancher. Il l'a dite, il l'a tue, on peut la répéter. À la fin de *Miracle de la rose*, évoquant la litanie de ses amis disparus, Genet écrit : « Qui étaient Bulkaen, Harcamone, Divers, qui était Pilorge, qui était Guy, demandera-t-on ? Et leur nom troublera comme la lumière nous trouble qui arrive d'une étoile morte il y a mille ans. Ai-je dit tout ce qu'il fallait dire de cette aventure ? Si je quitte ce livre, je quitte ce qui peut se raconter. Le reste est indicible. Il faut se taire, je me tais et marche les pieds nus. » Jean Genet se fait la valise et il s'en va. « L'astre des morts » brille « au-dessus des champs d'asphodèles ». ■